U d'/of OTTAWA
3900300293731

JUN 7

24/6/58

JUN 2

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/recensementdelam00bau

"*LE LIVRE DE BIBLIOTHÈQUE*"
sous la direction d'ABEL HÉRMANT

RECENSEMENT DE L'AMOUR A PARIS

par

GÉRARD BAUËR

"*LE LIVRE*"
9, rue Coëtlogon. — Paris (VIe)

Deuxième Édition.

RECENSEMENT

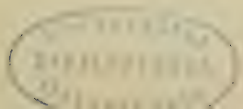
DE L'AMOUR A PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART DE CET OUVRAGE, LE DEUXIÈME DE LA COLLECTION "*LE LIVRE DE BIBLIOTHÈQUE*", 10 EXEMPLAIRES SUR JAPON DES MANUFACTURES IMPÉRIALES, NUMÉROTÉS DE 1 A 10; 20 EXEMPLAIRES SUR CHINE, NUMÉROTÉS DE 11 A 30; 70 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER ZONEN, NUMÉROTÉS DE 31 A 100 ET 15 EXEMPLAIRES DE COLLABORATEURS, HORS COMMERCE, SUR DIVERS PAPIERS, NUMÉROTÉS DE I A XV.

GÉRARD BAUËR

RECENSEMENT DE L'AMOUR A PARIS

"LE LIVRE"
9, rue Coëtlogon, Paris
1922



Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Scandinavie. Copyright by « Le Livre » *1923.*

DC
715
.B38R
1922

A PAUL BOURGET

Mon cher ami,

Je vous offre ce petit livre pour deux raisons : d'abord parce que j'aime votre œuvre et votre personne, ensuite parce que sans l'une et l'autre je ne l'aurais jamais écrit. Vous m'avez souvent reproché avec une affectueuse sollicitude d'accorder au dilettantisme la valeur de l'intelligence. Il est vrai qu'à un âge où l'on est pressé d'écrire et de s'affirmer la plume à la main, j'ai plus de goût pour une observation nonchalante de mon temps et la

connaissance réfléchie du passé que pour les créations ambitieuses. C'est que l'une divertit pleinement et que l'autre donne une singulière modestie. Les grands morts, lorsqu'on comprend leur voix, et les vivants, quand on se distrait de leurs gestes, suffisent à satisfaire une activité intellectuelle. Faut-il donc prouver à tout venant qu'on a pénétré son époque et qu'on ne s'est pas senti trop dépaysé chez les poètes ?

Il est si doux de regarder vivre et de faire en cours de route le point de son temps! On s'efforce de savoir où l'on en est; on le note pour soi d'une pensée secrète, ou dans une chronique que le lecteur oubliera vite. Tâche ingrate et charmante, mais qui vaut mieux, à mon sens, qu'une création romanesque si elle est imparfaite. Je sais gré à l'anecdote de me montrer, souvent mieux que l'histoire ou le roman, la vraie nature des êtres et des années que je n'ai pas connus. S'il ne doit rien rester de ces croquis, qu'importe : leur vanité même augmente l'agrément qu'on

prend à les faire. Comme il doit être fatigant de toujours tailler dans la pierre!

J'écris cela, mon cher ami, point tant pour rehausser ce simple dessin que je vous offre que pour vous expliquer ma tendresse envers la Physiologie de l'Amour moderne. *Ce livre m'a enchanté. J'y ai appris à lire les âmes de ce temps ou j'étais né à peine; ses personnages me sont familiers, et quelques-unes de ses maximes demeurent dans ma mémoire mêlées à celles des moralistes du XVIIe siècle. Quand j'avais vingt ans je cherchais autour de moi vos modèles. Plus tard je les cherchais encore, et un triste jour je ne les ai plus trouvés. Certes il demeurait de votre livre des vérités éternelles : trente années ne changent pas foncièrement la nature des êtres. Après le pire désastre la mer n'est pas toute nue : des épaves rappellent ce qu'elle portait avant sa tourmente. Pourtant de ces amours délicieuses et pathétiques que vous nous avez montrées tout au long de votre œuvre, il ne*

nous reste plus guère d'exemples. Les femmes mentent encore : ce n'est plus de la même façon et je chercherai en vain sans doute les lèvres trompeuses, mais passionnées, de Mme Moraines, les comédiennes sont toujours incertaines : cependant où découvrirai-je votre Colette, ô Claude Larcher, mon bel aîné?

Avions-nous donc tant changé les uns et les autres que je ne trouvais plus à leur place ces portraits si finement dénombrés dans votre guide? J'ai voulu à mon tour recenser les nouveautés et connaître leurs séductions. Je me suis beaucoup promené avec le souci de regarder les êtres et de les comprendre. Or, voici un petit coin de ce que j'ai vu et qui rassemble, je pense, quelques vérités passagères.

Vous serez déçu, comme beaucoup, en feuilletant ces images parisiennes. Vous allez les trouver cyniques et fort dépourvues de sentiment. C'est la lumière où je les ai surprises, et cette absence de sentiment est, je crois, la nuance du

jour. Elle est naturelle en partie : les cœurs sont secs; elle est aussi de mode, par une réaction excessive contre le romantisme. On a pris horreur d'être sensible. Les jeunes artistes pensent que la sensibilité qui se montre est une forme du mauvais goût. Ils sont impassibles soigneusement, et ils tempèrent leurs expressions d'une sécheresse protestante et bien un peu insipide. Leur attitude a été contagieuse. « On échappe difficilement au mal de son temps », écrit Stendahl dans Armance. *Les femmes ont donc suivi, à leur manière, un exemple qui flattait si parfaitement leurs commodités. Elles ne sont plus embarrassées de passion et leur cœur est aussi peu orné que leurs robes.*

Voilà un des traits saillants de cette chronique de l'amour dont je voudrais bien, si je ne sentais l'excès de mon ambition, qu'on la placât plus tard à côté de la vôtre. On y pourrait voir deux époques, et je souhaiterais qu'on y vît aussi que j'ai souvent aimé les mêmes êtres

et les mêmes choses que vous... Je vous écris ces lignes de dédicace de Venise devant ce palais Dario ou vous commenciez, l'automne de 1888, la Physiologie de l'Amour moderne. *Parfois, m'avez vous conté, vous alliez faire une visite à la charmante Ursule, cette petite sœur d'âme, et vous mêliez vos méditations profanes à cette contemplation mystique. Je l'ai revue ces derniers jours, et je vous ai bien compris. Elle est toujours allongée dans son grand lit rouge, sagement endormie, tandis que l'ange pénètre à pas ailés dans sa chambre. Elle n'a pas changé, elle. Il m'est doux de vous l'assurer, tant je redoute au seuil de ce livre, mon cher ami, de vous apporter quelques désillusions sur autrui et sur moi-même.*

GÉRARD BAUËR.

Venise, 15 septembre 1922.

RENCONTRE QUI DÉCIDA DE CET OUVRAGE

I

Rencontre qui décida de cet ouvrage

IL est peut-être utile, dans un travail bien ordonné, d'indiquer au lecteur comment l'idée de l'écrire est née. Il y a longtemps que nous avions la tentation d'analyser les aspects nouveaux de l'amour à Paris, dans son essence, dans son cadre et dans ses héros. Quinze ans de vie parisienne nous ont permis d'observer les changements qui se sont produits dans les mœurs, et d'une façon si continue, qu'elles sont aujourd'hui complètement diffé-

rentes, non seulement de ce qu'elles étaient en 1830, à l'époque de la *Physiologie du Mariage*, mais encore en cette fin d'année 1888, où M. Paul Bourget apportait à Marcelin, directeur de *La Vie Parisienne*, « ce dandy camarade de Taine », les premiers chapitres de *La Physiologie de l'Amour moderne*. Ce livre attentif, plein de vivants exemples, devait, en résumant les observations d'un esprit ingénieux sur l'amour à la fin du XIXe siècle, laisser à celui qui l'avait composé la juste réputation d'un psychologue et d'un critique. M. Paul Bourget n'avait-il point mis sous nos yeux toutes les espèces d'amants, montré tous les mouvements des cœurs contemporains?

Est-ce de la prétention d'assurer que, depuis lors, les espèces ont changé, que ces mouvements n'obéissent plus aux mêmes lois, et de vouloir peindre, à notre tour, un tableau des relations et des sentiments amoureux à Paris à notre époque? Nous avons pensé quelque

temps que l'entreprise était hardie, sinon vaine. Elle nous semblait comporter quelque effronterie, un rien de cette indélicatesse qui peut gêner une âme discrète. Refait-on l'ouvrage d'un maître, et se penche-t-on, d'autre part, sans scrupule, la loupe à la main, sur le cœur et les aventures des compagnons que le Hasard vous a donnés pour le chemin d'une existence? Bref, nous hésitions, bien que l'une des meilleures tâches de l'écrivain soit d'étudier les mœurs de son temps. Et nous ne nous serions peut-être pas résolu sans la rencontre que nous fîmes et la conversation que nous eûmes un soir du mois de mars 1920.

Nous traversions la place de la Concorde, goûtant les agréments d'une nuit douce, hésitant encore sur le cabaret où nous irions nous désaltérer. Rue Royale, c'était le vieux bar, dont la tradition bien établie n'attire plus que des gens du turf, des provinciaux

innocents, des courtisanes périmées et quelques très anciens clubmen qui vont là comme en un second cercle après leur partie. Rue Boissy-d'Anglas, nous trouverions *la Vache au Balcon*, dont la nouveauté groupe une petite phalange d'artistes modernes, de femmes en vue et de Parisiens qui veulent toujours être « du dernier bateau ». Nous hésitions : le vieux bar et son chasseur de cinquante ans, ses banquettes veules, son orchestre traditionnel, ou la *Vache*, sa décoration barcelonaise, ses deux musiciens lançant par une aigre flûte et un piano criard leurs mélodies désarticulées, sa cohue d'écrivains, de chanteuses et de jeunes hommes élégants?

Déjà, et sans grande raison pour nous déterminer, nous obliquions à gauche et nous prenions la rue Boissy-d'Anglas, lorsque nous nous heurtâmes à M. Jacques Servant-Delage, un des Parisiens les plus accomplis de la génération qui nous a précédé — celle du Paris

d'avant la guerre. Il sortait du cercle, le corps droit, jeune, malgré ses soixante ans passés, toujours élégamment et discrètement vêtu.

— Que faites-vous? nous demanda-t-il.

— J'allais au cabaret...

— Pourquoi vous enfermer ainsi? Accompagnez-moi quelques pas...

M. Jacques Servant-Delage nous a toujours témoigné une gentille amitié, celle d'un aîné qui trouve dans notre jeunesse un prolongement de la sienne propre — et de ses illusions. Nous lui rendons cette amitié sans rien méconnaître de l'agrément de sa conversation, toute semée d'anecdotes sur un temps où il nous semble qu'il était agréable de vivre. Nous avons le goût du passé; Servant-Delage a le regret de l'avenir. Nous l'interrogeons sur ces contemporaines, dont il a usé, si l'on peut s'exprimer ainsi, fort heureusement. Il a fait partie de ces gens jeunes dont une femme d'esprit disait : « On s'étonne que le corps des maris

puisse se recruter dans celui des jeunes gens qui savent si bien à quoi les maris sont exposés... » C'est, qu'en vérité, l'orgueil des succès vous en donne un autre, celui de croire qu'on ne peut être trompé lorsqu'on a si bien su tromper les autres; ou bien encore l'âge apporte une sérénité supérieure qui permet de ne pas trop s'appesantir sur l'inévitable. Bref, M. Servant-Delage, aux environs de 1885, était un de ces jeunes hommes intelligents, bien tournés, riches (les Servant-Delage possèdent depuis un siècle de grosses raffineries), qui pouvaient mener grand train et eurent des bonnes fortunes dans tous les mondes. Il demeure pour nous comme un type des romans d'alors, ces romans *adultériens* que nous lisions dans notre adolescence avec un ravissement où il entrait un peu d'envie pour leurs héros. Est-ce pour y avoir fait notre première éducation sentimentale que nous gardons ce goût pour les « types » qu'ils nous

présentaient? M. Servant-Delage dégage encore pour nous cet attrait. En retour, nous avons à ses yeux le charme de la jeunesse et nous l'enchantons de nos confidences. Ce commerce nous est agréable et nous a placés sur le même plan d'amitié, encore que trente ans nous séparent.

— Vous n'avez pas votre voiture? demandai-je, après avoir tourné la rue Boissy-d'Anglas, vers les Champs-Elysées.

— Non. Ma femme est partie aujourd'hui pour le Cap d'Ail.

Je répliquai aussitôt :

— Vous êtes veuf?... Alors vous allez tromper votre maîtresse!

Il sourit; puis :

— Je ne vous inviterai pas à venir, me répondit-il doucement. Non, je ne tromperai, ce soir, ni madame Servant-Delage, ni Alice. Vous avez exprimé en un raccourci spirituel ce désir de nouveauté que nous inspire, en

effet, l'absence de l'épouse — d'une nouveauté qui ne soit pas, non plus, l'illégitime. D'ailleurs, trompe-t-on encore les gens, de cette façon? Pour un esprit jeune et moderne, vous avez, il me semble, une propension aux poncifs. Pensez-vous qu'on trouve à minuit, à Paris, une femme désirable, gracieuse, et toute prête à vous emmener chez elle ou à vous suivre chez vous? Car vous supposez bien que je n'en suis pas encore à cette névrose de la « nouveauté à tout prix », surtout à bas prix, et j'ai passé l'âge romantique où l'on va

... Endormir la douleur sur un lit hasardeux,

si l'on peut appeler douleur, la nostalgie qui vous maintient dans les rues lunaires, vous empêche de rentrer seul, et de vous endormir tranquillement avec un roman pour tout compagnon — à quoi l'on consent volontiers après quarante ans.

« Donc, je n'ai que faire de ces jeunes femmes qui ont la coquetterie de l'ombre, s'assoient de chaises en chaises sur cette promenade, ou rôdent dans les bosquets champs-élyséens, tout comme les ducs dans les livres de Marcel Proust. Mais en admettant que je sois soudain mordu du désir auquel vous faisiez tout à l'heure allusion, où trouver, mon jeune ami, la femme tentante, convenable, suffisamment jolie, luxueuse, la « mercenaire » avec laquelle j'irais passer une nuit tarifée? Elle n'existe plus. Elle a existé lorsque j'avais vingt ans. Mais, de nos jours, ce qui demeure de cœurs compatissants, en liberté, passé minuit, est d'une qualité si médiocre qu'on ne saurait vraiment y recourir.

— C'est vrai.

— Vous le saviez. Ce n'est pas une découverte de votre part, car vous avez « navigué » autant que j'avais pu le faire à votre âge. Mais si, ce soir, je vous l'affirme avec ce luxe

d'arguments, c'est pour vous prouver que j'observe mon époque, que je ne m'illusionne point, partant, que je reste jeune. Tout est là. Demeurer jeune, ce n'est pas conserver des illusions, c'est au contraire posséder un vue nette sur son temps et bouger avec lui...

Nous avions dépassé le rond-point où les jets d'eau faisaient une cascade monotone et chantante dans la nuit. Maintenant nous marchions aux lumières, nous avancions d'un pas lent et nous croisions quelques couples, de retour du cinéma, de la pâtisserie, ou du bar, et qui, comme nous, rentraient chez eux, baguenaudant. Parfois, M. Servant-Delage saluait un de ces couples de Parisiens et le fixait d'un nom ou d'un trait.

— Tout, dans cette avenue, concourt à nous montrer la nouveauté de ces mœurs que j'observe d'un œil peut-être moins frais que le vôtre, mais certes aussi intéressé. Tout, depuis cet hôtel Païva, devenu un cercle et

revendu hier. Y a-t-il une Païva de nos jours, une femme entretenue aussi luxueusement, possédant cette autorité et ce rayonnement? Et cet autre hôtel est là pour nous demander : « Y a-t-il encore un Sagan? » Le luxe est devenu une denrée collective, sans personnalité, et ce n'est ni ici, ni là, que vous le trouverez, mais dans cet hôtel (nous étions parvenus à la hauteur d'un *palace* très fréquenté) où l'on danse l'après-midi, où l'on danse à cette heure encore, puisque voici Sergine B... qui y pénètre suivie docilement de son mari,

— Elle vient y rejoindre son « gigolo »...

— Comme vous le dites, avec Tout Paris qui connaît son aventure et en parle sans y mettre aucune méchanceté, puisqu'il est admis à présent qu'une jeune femme ait un jeune amant en compagnie duquel elle danse devant toutes ses relations et qu'elle invite à sa table... Mais là aussi ne saisissez-vous pas les

transformations profondes qui ont modifié les rapports des gens de notre monde? N'êtes-vous pas sensible à la disparition du romanesque, de l'adultère, tel que Maupassant et Bourget nous l'ont peint?

— J'ai résumé cette constatation dans cette formule : « *Il n'y a plus d'amour à Paris, mais des relations amoureuses.* »

— Parfait. Allez plus loin dans l'étude minutieuse des cas particuliers ou généraux. Je connais votre champ d'observation! il est étendu. Nous nous retrouvons l'hiver à des dîners et dans des salons achalandés; l'été, dans des casinos et des villas où l'on n'a qu'à choisir ses illustrations pour un livre sur les mœurs du temps.

« Point n'est besoin, je pense, d'être un très profond psychologue! La plupart de nos contemporaines sont sans secrets. Ou du moins si elles en ont, au sens romanesque du mot, elles ne les cachent guère, et leurs secrets

n'en sont plus pour ceux qui les observent. Mme de L... disait devant moi, il y a huit jours : « Ah! moi... on peut regarder ma vie... Je ne cache rien... » Formule d'une hypocrisie charmante! Assurément, elle ne cache rien. Elle ne cache même point assez; mais il semble que cette absence de pudeur, ce débraillé et cette complaisance dans les relations soient devenus une convention tacite chez ces ménages qui mènent, comme ils disent eux-mêmes, la vie de Paris. Car notre observation ne saurait évidemment s'appliquer à la province que nous ignorons, qui peut-être est perturbée, mais qui a pu fort bien en rester aux secrètes amours, aux longues attentes derrière les fenêtres closes, aux brèves rencontres dans les allées sonores...

Nous nous tournions vers notre vieil ami qui parlait avec une savoureuse animation et une jolie vivacité d'esprit. Il nous échauffait, nous encourageait dans un projet qui

souvent nous avait tenté, Et comme s'il nous devinait :

— Si j'avais votre âge et que j'écrivisse, nous dit-il, en manière de conclusion, j'essaierais de noter et de mettre au point, dans une étude, les mœurs amoureuses contemporaines. Est-ce si malaisé ? Il suffirait de recenser les uns après les autres quelques îlots parisiens et d'en montrer les êtres et les habitudes. Vous renouvelleriez ainsi le matériel des romanciers et des auteurs dramatiques qui se servent des garçonnières, comme si on en trouvait à louer tous les dix mètres, et des femmes sentimentales, comme si toutes les Madame Martin-Bellême de 1922 étaient prêtes à fuir vers Florence ainsi que l'héroïne du *Lys Rouge*...

Nous nous retrouvions seul, peu après, comme une heure auparavant place de la Concorde : M. Servant-Delage nous avait quitté. Nous avait-il poussé par amertume

d'homme vieilli à composer un tableau sans indulgence de cette société où il ne trouvait plus les agréments et les succès qu'il y avait connus autrefois ? L'idée nous en vint. Ou, plus simplement, nous avait-il donné un conseil que tout homme intelligent pouvait tirer du spectacle de la vie ? Quoi qu'il en fût, notre ami nous laissait, la tête peuplée de toutes les réflexions que ses exemples nous avaient imposées.

Elles nous avaient jeté dans une sorte d'agitation imaginative, dont il fallait nous délivrer. Nous entrâmes dans ce grand bar des Champs-Elysées, où l'on sert jusqu'à deux heures du matin de la bière et des *welsh-rabits* à des Parisiens, gens de théâtre, courtisanes, jeunes noctambules, qui croient encore à la nécessité de souper.

Nous nous assîmes, un buvard et un café devant nous. Les habituées de l'endroit — les *mercenaires*, comme les appelle M. Servant-

Delage — ne nous importunaient même pas d'un regard, ayant vite pressenti l'inutilité d'une offensive. Bientôt, j'écrivais à grands traits le plan de cet ouvrage, des têtes de chapitre, des réflexions qui me venaient toutes chaudes. Et je traçais le titre : *Recensement de l'amour à Paris*, sur le papier réglé à en-tête du bar, au moment où le gérant donnait l'ordre de la fermeture.

RIVE GAUCHE,

TERRE DES DÉBUTS

II

Rive gauche, terre des débuts

N psychologue, auquel on a beaucoup reproché cette formule, écrivait à peu près : « *Il n'y a pas de complications sentimentales à moins de trente mille francs de rentes.* » (C'était le temps heureux où avec trente mille francs on avait sa voiture). Que prétendait prouver par cette affirmation cet écrivain qui fut mal compris ? Qu'il faut un milieu libre des préoccupations matérielles et suffisamment amolli par le bien-être pour que tous les ressorts du sentiment s'y déve-

loppent sans gêne. Et il citait, à l'appui de sa thèse, Racine, qui élisait des reines pour héroïnes, comme si l'amour à une certaine puissance ne pouvait naître que dans des cœurs princiers. A la vérité, ni Racine, ni ce psychologue ne prétendaient réduire le cadre de la passion, mais ils lui donnaient celui où, de toute évidence, elle se développait de leur temps le plus librement, et où il était le plus saisissant d'en montrer les effets... Si on analyse la production dramatique de ces dernières années, on verra que la plupart des pièces sur l'amour se déroulent dans la haute bourgeoisie. Il faut en venir à l'une des dernières œuvres de M. de Porto-Riche, *Le Marchand d'estampes*, pour trouver des amants qui s'aiment jusqu'au suicide sans avoir un notaire, des bijoux et une automobile. Mais il est peu douteux que, naguère, l'amour-passion se vît plutôt et s'analysât plus commodément dans la société riche et oisive. Et la formule « Pas

de complications sentimentales au-dessous de trente mille francs de rentes » présentait un caractère de vérité générale.

— Comment veux-tu que je m'emploie à conquérir la petite Z..., nous disait autrefois Jacques V..., un de nos amis de jeunesse, lorsqu'il me faut avant tout chercher cinquante louis pour finir mon mois ?

Son mois ! Il était bien trop préoccupé de « son mois », comme il disait, pour distraire de ses journées le temps, et de sa poche l'argent nécessaires à la conquête de la petite Z... (les thés, les fleurs, les voitures...). Pauvre ami qui, avec des dons charmants, un esprit vif et le goût du luxe, demeurait toujours bourrelé de menus soucis ! La guerre les lui ôta : « Quel étonnant événement, nous écrivait-il, où l'on vit sans besoins d'argent ! Ah ! mon cher, plus de créanciers dans les tranchées de l'Artois ». Il devait, hélas, les y oublier à jamais !

Si donc la formule eut du vrai, on est obligé de constater qu'elle a beaucoup perdu de sa vérité, aujourd'hui. Et si nous n'avions la crainte des généralisations nous pourrions la retourner comme pour marquer une des caractéristiques de ce temps-ci : « *Il n'y a pas de complications sentimentales au-dessus de trente mille francs de rentes.* » A quoi tient cette amorphisme du cœur dans les milieux aisés, ceux du moins qu'on voit les plus mêlés à la vie brillante et extérieure de Paris ? Nous essaierons de le discerner lorsque nous en serons au chapitre des femmes du monde. Dès à présent, pourtant, nous pourrions sans pousser au paradoxe nous servir de l'argument même de notre pauvre ami Jacques, et montrer que les soucis matériels et les difficultés de la vie « y sont pour quelque chose » ; nous pourrions donner comme corollaire à notre affirmation cette autre formule « *A Paris, présentement, les soucis d'argent com-*

mencent au-dessus de trente mille francs de rentes ». Ce sont en effet les gens à petits budgets qui ont le moins varié dans leurs mœurs et dans leurs sentiments, et qui sont restés le plus près de la nature.

Pour bien nous pénétrer de cette vérité il était nécessaire de l'observer là même où elle s'affirme. Nous sommes donc retourné dans des milieux modestes, très différents de ceux où nous rencontrâmes notre vieil ami M. Servant-Delage.

☆ ☆ ☆

D'abord à Montparnasse...

Nous avons connu Montparnasse avant que Charles Louis-Philippe, le cubisme et les Américains eussent mis à la mode ce quartier de Paris varié et composite. Montparnasse est animé par trois sortes d'habitants qui, très différents les uns des autres, se mêlent sans se gêner, avec une familiarité plaisante : 1° une toute petite bourgeoisie, qui comprend des

fonctionnaires, des retraités, des commerçants; 2° des artistes français et étrangers, écrivains, peintres, vieux étudiants; 3° un monde populaire, qui va de l'apprenti à la « fille » en cheveux — l'un des plus savoureux ornements de la rue de la Gaieté et de ses beuglants.

Cette province de Paris nous a fourni deux au moins des comédiennes en vue de notre temps. La première appartenait à la catégorie numéro un (petite bourgeoisie). Elle fit ses études dans une pension du boulevard Montparnasse; elle y apprit les rudiments de la langue française et elle y reçut une éducation qui, sans la destiner spécialement au rôle de grande coquette, lui donnait pourtant un fond de bonne instruction, d'ordre, de pondération, qui n'a pas dû être inutile à sa carrière. Elle est de Montparnasse, mais, par hasard, point spécifiquement, et si, au zénith de sa vie et de son talent, elle est revenue, par une tendresse du souvenir, habiter cette rive gauche

où elle était née, elle s'est arrêtée sur le quai et n'a pas « poussé » jusqu'au bercail. La deuxième est aussi célèbre dans le chant que la première l'est dans la comédie. Elle n'est pas née à Montparnasse mais elle y a grandi parmi une petite troupe d'artistes peintres, d'architectes qui surveillaient ses études et encourageaient ses efforts. Sans eux, elle n'aurait jamais eu peut-être l'assiduité nécessaire à l'étude de son art et au perfectionnement de ses dons. Elle avait, à dix-huit ans, cette abondance de santé, cette vitalité charmante, ce goût de l'amusement qu'elle a conservés à travers le succès. Nous la trouvions alors rebelle à la fermeture du café, où elle venait rejoindre ses camarades; de bonne humeur, jamais lasse, elle eût harassé les plus solides d'entre nous. C'était une « nature ». Elle l'est demeurée, avec des qualités étonnantes. La vedette, une automobile somptueuse, une jolie réussite ne l'ont pas transformée : les soirs où elle entre, rieuse,

fraîche et solide à la *Vache au balcon*, elle nous rappelle ses entrées dans la brasserie de Montparnasse où elle rayonnait de toute sa jeunesse.

Comme ce Montparnasse-là qui n'a guère changé, le troisième, celui de la rue de la Gaieté, demeure sensiblement pareil à lui-même. La guerre a un peu terni ses éventaires, ses boutiques nocturnes, où l'on débite des crêpes et des gâteaux, ses grands bars à orgues, où l'on va, aux entr'actes, sucer des cerises à l'eau-de-vie ; la prospérité des usines a sans doute déteint sur les music-halls et leurs clients mais la nature y est restée ce qu'elle était : sans feintes. La fille qui cueille, à minuit, le marin débarqué de la gare Montparnasse, ou, le samedi, l'ouvrier qui a touché sa paye, cette fille-là est bien semblable à ce qu'elle était jadis. Elle a mêmes habitudes, mêmes façons de vivre, mêmes réactions sentimentales. Elle est « protégée » par le même « beau gosse »

qu'elle récompense selon les rites ordinaires et avec lequel elle monte, le vendredi, écouter au *Casino* ou à la *Gaieté* les stupides vaudevilles et les romances sombres. Penchée sur le bord de la galerie d'où elle lorgne le spectacle, son amant à côté d'elle, tête contre tête, ils forment le couple classique qui n'a guère bougé depuis que le peintre Steinlen en fixait les traits. Les mêmes instincts, les mêmes désirs guident ces natures simples, et l'amour n'y est atténué par nul dilettantisme du cœur, ni par aucune passion parasitaire.

Ce spectacle de l'amour instinctif chez des êtres dégradés, nous le donnâmes quelquefois à certaines de nos amies, pour qui une soirée à Montparnasse apparaissait comme une « tournée » extraordinaire. La comtesse de B..., si écervelée, si ingénuement perverse sous sa chevelure blonde, lorsqu'elle entra dans cette salle de beuglant, pleine de fumée, d'odeurs d'oranges pelées et de brillantine, eut un léger

effroi très prévu. Elle s'assit timidement sur les chaises bancales de l'avant-scène et commença de naviguer du regard entre la scène et la salle, n'osant toutefois fixer nettement les couples qui, peu à peu, se précisaient à travers le rideau de fumée — comme des apparitions. Pourtant l'un de ces couples retenait son attention : une fille casquée comme elle de cheveux blonds, la bouche toute rouge dans son visage pâle; lui, un beau gars solide, avec des cheveux plantés drus sur son front entêté et une petite moustache dessinant d'un trait de fusain sa lèvre sensuelle... Alors notre jeune amie se pencha vers nous, et nous demanda à mi-voix :

— Croyez-vous qu'il me ferait du mal s'il le pouvait?

Question hypocrite où perçait une secrète envie.

Une autre fois, c'était une des dernières courtisanes brillantes, d'envergure et de séduc-

tion réelles que nous promenions dans le dédale des rues qui vont de l'avenue du Maine au boulevard Edgar-Quinet, et qu'on a d'ailleurs singulièrement assaini. Elle s'accrochait à notre bras, la tête tendue vers les petits bars, les entrées d'hôtel où se négocient les rendez-vous. Tel costaud apparu, jouant aux cartes avec sa camarade, tel autre écrasant un baiser sur la bouche de celle qu'il envoyait à son négoce, dévoilaient une ardeur de sentiment qui enchantait notre jolie compagne.

— Ils aiment l'amour pour de bon, ceux-là, mon ami ! Ce n'est pas du boniment ou de la pharmacie, nous affirmait-elle avec une verdeur d'appréciation que lui dicte son tempérament, lorsqu'elle ne nous parle plus de golf, d'un ballet de Dukas à l'Opéra, ou d'un livre de la *Nouvelle Revue Française*.

☆ ☆ ☆

« Ils aiment l'amour pour de bon », voilà la formule que nous offrait cette tendre

camarade et à laquelle nous souscrivons volontiers. C'était ainsi jadis et naguère, et nous n'avons rien eu à y changer, hier, quand cette chronique amoureuse nous a ramené dans ce quartier, cher à nos jeunes années. Le décor lui-même a gardé ses vieilles couleurs. Toutefois un *dancing* occupe maintenant, dans la brasserie où s'égrenèrent les premiers rires chantants de la *diva*, l'emplacement réservé aux billards. Les petites amies des peintres, des architectes, des internes, dansent sur les airs à la mode et se mêlent aux jeunesses du quartier, qui viennent étaler sur les banquettes, les soirs d'hiver, leurs loutres d'Hudson et leurs faux *skungs*. Un semblant du luxe est entré dans l'endroit avec le jazz-band et nous rappelle le quartier latin d'avant la guerre.

Ce quartier latin était très différent de ce qu'il avait dû être sous nos pères, s'il faut en croire les souvenirs du temps, tout imprégnés de Mürger et de ses illusions romantiques.

Ah! il n'y a plus de romantisme au « Quartier! » Qu'y avons-nous trouvé en guise de *mimis*? De petites alliées qui ne se contenteraient pas d'une pitance hasardeuse, mais qui, bien vêtues, chaussées chez le bottier, mènent, boulevard Saint-Michel, la vie de Montmartre. Des bars à orchestre rappellent la place Pigalle et nous imposent leur champagne suspect et leurs cocktails frelatés. Qu'y avons-nous rencontré, outre ces maîtresses entretenues par des étudiants qui touchent de leur province bien plus que les trois cents francs traditionnels? De jolies filles dont quelques-unes ont assez de classe, comme on dit sur le turf, pour espérer courir ailleurs, et des prix plus importants que dans le sous-sol de la rue Monsieur-le-Prince ou à ce premier étage de la rue des Écoles, dont le nom évoque délicatement une vieille reine d'Angleterre qui avait du goût pour la jeunesse. C'est de là que nous vîmes partir une belle

audacieuse dont la beauté brune justifiait assez bien le nom italien, et dont une sereine ignorance mêlée d'âpre astuce laissait prévoir la réussite. Elle voyagea, passa du « Quartier » à Montmartre, de Montmartre à Moscou, et reparut un jour parmi nous avec un collier de perles et un diamant au doigt tel qu'en offraient alors les Russes. Avec une fidélité dont on ne saurait que la louer, l'Émigrée revenait auprès de son amant, qui entre temps avait passé ses examens, s'était installé médecin et continuait de jouer au poker.

Cette autre était si maigre que nous l'avions surnommée *Sac d'Os,* ce qui n'était point spirituel, mais ce dont elle s'accommodait par une réelle gentillesse d'esprit. Elle avait fini, après avoir épuisé deux ou trois collages, par épouser un gaillard, point un étudiant, mais un de ces intermédiaires sympathiques qui procurent tout ce qu'on leur demande : un usurier, une automobile à la journée, ou un tailleur à crédit.

Le ménage vivait de-ci, de-là, jusqu'au jour où l'épouse se découvrit une vocation de chanteuse fantaisiste, ce qu'elle devint réellement avec une certaine réputation. Cependant un homme d'affaires important, connu sur la place, s'éprit d'elle, négocia son divorce à coups de billets de banque et collabora à sa petite gloire... Nous l'avons retrouvée dans la vie théâtrale, où elle méritait de réussir. Que ne retourne-t-elle parfois au bar de ses débuts, ne serait-ce que pour « s'émouvoir », comme écrit l'un de nos maîtres?

Son émoi serait mince, d'ailleurs. Ce bar est devenu morne et la qualité de ses clients a beaucoup baissé. Il n'inspirerait plus certes cette *Physiologie du Bar* que l'un de nous voulait composer alors et qui devait montrer que *le bar mène à tout, à condition d'en sortir*. Nous l'avons visité, un soir, pour nous remettre dans l'atmosphère et y chercher le ton. Peu d'étudiants. Ils travaillent, ils savent le prix de

la vie, l'âpreté de la concurrence. Ils ont de l'ambition. Autrefois, ils demeuraient au « Quartier » et leurs espérances se traduisaient en vers ingénus comme ceux de Glatigny, dans la *Poétique de Thérèse :*

Que deviendrons-nous, ma petite amie,
Lorsque nos deux cœurs seront sans parfum ?
Alors, je serai de l'Académie,
Alors tu seras au bras de quelqu'un.

Bel avenir incertain dont les chances s'épuisaient dans les tavernes devant les soucoupes et sous la fumée des pipes! Aujourd'hui le Quartier est déserté. L'étudiant « bien tourné » ne s'attarde pas en ces bars de troisième ordre. S'il ne travaille assidûment, il se glisse dans les *dancings* de la rive droite où il peut faire parfois bonne figure parmi les danseurs habillés place Vendôme. Ces déplacements, ces contacts, ces relations lui donnent la soif de l'argent et des ambitions plus certaines. L'un de nos

aînés, lorsqu'il vivait au quartier latin en compagnie d'exquis camarades, disparaissait parfois du boulevard Saint-Michel et revenait, après trois ou quatre jours d'absence, toute sa personne empreinte d'un élégant accablement. Ses amis lui gardaient ce respect un peu railleur qu'on témoigne au garçon possédant de mondaines amours. Un talent littéraire se formait dans ces aventures courues sur l'autre rive. Cet aîné, devenu un romancier plein d'agrément, a fait depuis le trajet inverse : pour entrer à l'Académie.

Les étudiants d'aujourd'hui sont comme ce romancier : ils passent les ponts. A Montparnasse point de dépaysement. Au Quartier le changement était déjà plus sensible. Mais c'est dans le Monde que nous sentirons pleinement la métamorphose des cœurs.

LA RUE DE LA PAIX

III

La Rue de la Paix

LA Rue de la Paix ! Quatre mots évocateurs pour ceux qui ont mené la vie de Paris et se sont distraits à ses charmes. A les prononcer, on se voit musant le long des magasins où apparaissent dans le reflet des vitres les Parisiennes tentées comme on l'est soi-même par une pierre ou une maroquinerie ; on s'évoque, à l'heure où le soleil semble passer, pour la nuit, un pyjama de brume bleue, faisant les cent pas devant les cages d'où vont sortir de beaux oiseaux;

on recherche un parfum qui vous a enveloppé le visage, dans sa fuite, et vous est resté sur les lèvres tout un soir — caresse qu'on n'a point pu rendre.

Ah ! que de fois nous y avons promené notre curiosité en compagnie d'un camarade dont c'était le champ de manœuvres ! Il nous y a servi de guide et c'est grâce à lui que nous l'avons connu dans tous ses détours, car il était d'une sorte qu'on ne rencontre plus guère. Il s'approvisionnait de maîtresses rue de la Paix et n'en avait jamais pris ailleurs jusqu'au jour où, s'étant marié, il s'aperçut qu'il était d'autres mondes que celui de la mode. Ce garçon choisissait avec un soin d'amateur parmi cette troupe charmante qui envahit la place Vendôme à six heures du soir, s'écoule vers l'Opéra ou la rue de Rivoli, et se disperse. Il faut lui rendre justice : cet ami n'avait aucun snobisme. Il avait la seule préoccupation de la beauté, de la jeunesse,

d'un corps gracieux. Il n'observait pas les hiérarchies et la classe lui était indifférente. Qu'importe que la robe fût simple, que les doigts fussent piqués de petits points d'aiguille, si la fille était belle ! Nous l'avons trouvé en compagnie de tous les genres qu'on rencontre dans cette pépinière depuis la première vendeuse jusqu'à l'arpète. Il avait quelque argent : il pouvait satisfaire les goûts des unes et des autres, les soirs de liberté. Ce n'était pas une vilaine ladrerie qui le conduisait à la petite fille aux ambitions modestes — émerveillée de dîner au restaurant et d'aller à l'opérette ensuite. S'il l'avait élue c'est vraiment qu'elle lui plaisait (et il nous faut ajouter qu'il n'avait pas un mauvais goût). Parfois, il affirmait sur un ton de vulgarité voulue :

— Moi je ne promène pas les femmes pour le plaisir des autres... Les « frusques » ça m'est égal. Un beau visage, une bouche fraîche, un corps agile : voilà ce que j'aime.

Ce n'est pas la dernière robe de chez W... ou les vernis du bottier que je mets dans mon lit...

Puis il ajoutait encore :

— Je « les ai » à leurs débuts. Il en est qui deviennent célèbres ensuite, et les connaisseurs, les vieux Parisiens, découvrent alors leurs charmes. Il leur faut le stimulant d'une réputation acquise souvent sans raisons certaines. Le hasard plus que la grâce réelle décide des carrières.

Nous lui connûmes ainsi pour maîtresse une certaine Suzanne, fort jolie jupière, ornée d'yeux immenses, chauds et bruns, dans un grand visage pâle. Elle ressemblait assez à une comédienne alors notoire, aussi célèbre pour sa beauté que pour ses propos sans délicatesse et qui devait périr dans un accident mystérieux. Notre camarade s'arrêtait, un jour, devant un des portraits de la vedette exposé sur le boulevard, et nous disait :

— N'est-ce pas que Suzanne lui ressemble? « Pourquoi pas moi? » pourrait-elle se demander chaque jour en songeant à l'hôtel, aux automobiles, aux croisières de son aînée qui a réussi. Oui, pourquoi pas elle? J'ai bien connu l'autre, quand elle était réassortisseuse, courant avec ses échantillons sous le bras les magasins de gros de la rue du Quatre-Septembre!

Notre ami voulait montrer par ces propos l'injustice ou le caprice du hasard. Mais en dépit de ce qu'il disait, il n'est point que des impondérables dans la réussite des femmes lancées à la conquête des hommes. Leur fortune est en proportion de certaines qualités (ou défauts) qu'il serait assez facile de déterminer : goût du luxe, intelligence de l'argent, flatterie, vivacité d'esprit. Dans l'armée de la rue de la Paix on gagne ses galons non point seulement comme à la loterie, mais bien aussi par volonté et par adresse. Or, les hommes de

l'espèce de notre camarade, soucieux surtout de la beauté nue, deviennent fort rares. Nous n'en avons plus guère retrouvé qui aient cet éclectisme. Un trait commun à la jeunesse dorée de ce temps est de désirer les femmes qui ont un certain rang dans leur spécialité et une apparence luxueuse. Ils ne se contentent plus, tel notre ami, du seul charme physique. Il faut que leurs maîtresses soient « chaussées » ; et par cette seule expression « elle est chaussée » ils indiquent qu'une femme possède tout ce qu'il lui faut, depuis le bas de soie à mailles fines jusqu'au canotier de trente-cinq louis. Ainsi, par la force de ces exigences, la rue de la Paix s'est hiérarchisée. A chaque classe de femmes correspond une classe de prétendants, sans qu'il y ait de mélange et sans qu'il soit très aisé pour les unes et les autres de brûler les étapes.

☆ ☆ ☆

Tout au bas de l'échelle il y a les arpètes et les petites ouvrières, qui travaillent à l'atelier

ou font les courses, qui déjeunent au magasin ou aux Tuileries, qui ne séjournent guère sur la rive droite et, à l'heure de la liberté, s'enfournent dans le métro, à destination de Montrouge, de la République ou de Montmartre. Leur vie sentimentale est simple : flirts métropolitains ou dans les jardins, les soirs de printemps, retours avec des employés libres aux mêmes heures qu'elles, échappées régulières vers « les bouillons » en musique et le cinéma. Au-dessus de cette première couche apparaissent des aînées, réservées pour des tâches plus délicates, vendeuses dans une maison de détail, ou spécialistes dans leur métier. Celles-ci sont déjà mieux au courant de la vie de Paris, ont davantage le sens des réalités pratiques sans toutefois avoir encore perdu un penchant naturel à l'amour-romance. Ce sont les héroïnes du drame classique au cours duquel le jeune bourgeois, leur amant, les ayant abandonnées pour se marier, elles pleurent sincèrement, se

désespèrent, menacent de se tuer et le font quelquefois. Elles sont (notons-le au passage, car nous n'en aurons plus souvent l'occasion) un des derniers refuges du sentiment. Si c'est à peu près la limite où finissent ces sincères émois du cœur, c'est par contre celle où commencent les bas de soie. Les divertissements des couples sont sans excessive variété : dîners dans des restaurants italiens, soirées à l'Opéra-Comique, à l'opérette en vogue ou au *dancing* du faubourg Montmartre. Après deux ou trois affaires de cœur malheureuses et deux ou trois succès dans la maison où on l'emploie, la jolie fille de cette seconde classe pourra monter dans la première et en connaître les avantages. C'est-à-dire qu'elle apprendra à boire des *porto-flips* dans les bars de la rue Daunou et de la rue de Port-Mahon, qu'elle fréquentera des jeunes gens ayant leur auto, qu'elle ira quelquefois aux courses, passera des *week-ends* à Fontainebleau et saura l'adresse de

deux voyantes, d'une manucure et d'une sage-femme.

Premières vendeuses, mannequins, premières d'atelier forment le fond de cette petite troupe de jolies filles qui représentent assez bien « la grâce parisienne », ont le prestige de cette réputation et de leur emploi. Que voyons-nous en leur compagnie ? Jadis, une formule résumait assez bien les mœurs en faveur : « Elles avaient un vieux. » Elles avaient aussi un jeune. Le « vieux » pour l'argent, le jeune pour le « plaisir ». Voilà ce qui fut assurément vrai pendant longtemps et sur quoi s'établit toute la littérature légère, sur quoi s'échafaudèrent la comédie et le vaudeville pendant des années. Or, cette combinaison — ce précipité, comme on dit en chimie — n'est plus qu'un souvenir ou qu'un poncif démodé. Certes, en cherchant, on trouverait encore de ces jolies filles de la mode convenablement entretenues par un Parisien d'âge mûr et se

consolant de cette servitude dans les bras d'un beau gigolo... Cette habitude est trop humaine et dans la logique des rapports pour qu'elle ait complètement disparu. Aussi bien nous n'avons pas la prétention, dans ce recensement, de fixer en des formules rigides et des tableaux invariables les observations qu'il nous a valu de faire. En amour, comme en mœurs amoureuses, on peut tout dire et tout montrer avec la certitude d'être vrai, et c'est le seul sujet, sans doute, où l'on avancera, sans être absurde, des réflexions contradictoires. Simplement, nous cherchons à démêler, dans cette chronique, en quoi notre commencement de siècle est différent de la fin de l'autre. Voici donc un changement notable : le vieil entrepreneur est remplacé par l'amant jeune qui a de l'argent. Autrefois, en effet, la richesse était, le plus souvent, le privilège de l'âge mûr. Aujourd'hui faites le compte de vos amis riches qui ont de vingt-cinq à quarante ans. Il en

est beaucoup ; soit qu'ils tiennent leur fortune par héritage, soit qu'ils aient acquis ces biens en un moment tragique où il suffisait d'audace, d'habileté, d'entregent pour prendre sa part du butin, soit qu'ils viennent de ces pays d'outre-mer, dont la monnaie moins dépréciée que la nôtre permet de mener à Paris une vie brillante. Retrouvons-nous un soir à l'heure du porto, dans un bar de la rue Caumartin, chez la vieille Manon, ou chez *Marny's* près de la place Gaillon. Qu'y rencontrons-nous dans la compagnie d'Alice, la première de chez C... (elle a « essayé », l'après-midi, la comédienne en vogue), ou attablé avec Germaine qui vend rue Royale tous les chapeaux à la baronne X... (elle l'appelle par son petit nom) ? Nous y verrons un Brésilien fort bien tourné, fort élégant, grand joueur de bridge ou de poker, assez riche pour avoir sa « Sans Soupape Sport » à la porte du restaurant et ne laisser Alice manquer de rien ;

ou cet autre habitué dont le nom sémite est connu sur le turf (il a deux ou trois chevaux), qui a fait fortune dans les fournitures de drap, qui partage ses trente-cinq ans entre une femme du monde à laquelle il n'offre jamais une fleur et Germaine dont il paye largement les fantaisies. Ces jeunes hommes élégants, qu'ils soient Parisiens, des Amériques, ou d'Espagne, sont riches ou du moins dépensent largement. Ils prolongent leur célibat dans ces compagnies qui ne sont pas désagréables... Ils y respirent une atmosphère de la vie de Paris qui leur plaît et les flatte. Mais leurs générosités consenties n'impliquent pas de leur part cette jobardise qu'il était habituel d'attribuer jadis à l'homme « qui payait les femmes ». Ils sont *affranchis* (c'est un très beau mot, riche de signification) tout aussi bien et mieux même que le *gigolo* de leur âge qui n'a pas d'argent et s'efforce de trouver, sans sacrifice, une femme qui lui donne aussi l'agrément

du luxe. On verra, par la suite, que faute de se caser dans ce petit cercle où l'on dépense, le *gigolo* se rabat sur les femmes du monde qui l'accueillent d'ailleurs avec complaisance.

☆ ☆ ☆

Ils sont *affranchis*. Insistons sur le mot qui est pittoresque et désignait jadis l'homme à « la coule », toujours posté dans le clan des malins, mais généralement peu délicat avec les femmes. De nos jours, être *affranchi* cela n'implique plus, par rapport aux femmes, cette gratuité dans les rapports à laquelle prétendait l'homme jeune par opposition au « vieux ». L'*affranchi* est celui qui n'est dupe en rien, mais sait aussi gagner de l'argent pour en pouvoir dépenser largement. C'est le cas de cette jeunesse assez heureuse ou assez habile pour avoir survécu à la guerre lorsqu'elle y était mêlée. La concurrence a été âpre et le demeure entre les aînés et les jeunes générations qui veulent leur part de bénéfices et leur part de

plaisirs. « Nous aurons l'argent et nous aurons les femmes », ont-ils résolu. Ils les ont eues, en effet, et dans beaucoup de cas — notamment rue de la Paix — ils ont été les jeunes amants qui paient (car il est bien naturel, en ce temps de vie chère, de solder les notes chez le bottier, le tailleur, la lingère et de régler le petit appartement...). Ainsi, ce qu'on nommait autrefois le « vieux michet » est devenu, place Vendôme (à peu près), une espèce fossile. Pourquoi s'encombrer d'un vieux qui « sent la mie de pain et le dentiste », — comme le déclare Germaine dans son langage sans bienveillance — lorsqu'il est des amants plus jeunes, qui remplissent un but semblable et le remplissent même, si l'on peut écrire, avec infiniment plus d'agrément et de vigueur?

Dans cette union, d'ailleurs, ces jeunes protecteurs ne sont aucunement volés. Leurs maîtresses sont agréables et répondent bien à ce qu'ils en attendent. Elles ont acquis rapi-

dement une habitude de Paris, un semblant de goût; elles ont parfois de l'esprit naturel ou encore cet esprit de bar que les hommes apprécient fort. Elles sont au courant des potins par les comédiennes qu'elles habillent, deviennent souvent les confidentes des dernières grandes courtisanes et des femmes du monde qui « rigolent » (retenez encore ce mot : il a son sens défini, nous y reviendrons). Au cocktail et au dîner elles content leur journée, se répandent en indiscrétions, décrivent l'amant d'une cliente qui leur a « fait de l'œil » pendant qu'elle « ajustait » son chapeau, ou miment les poses alanguies d'une princesse étrangère insistant, avec des langueurs égyptiennes, pour qu'on vienne lui passer sa robe à son hôtel...

— Vous comprenez? Il y a des choses qu'on ne voit que chez soi... Il y a un mariage du cadre et de la robe dont il est nécessaire de se rendre compte... Vous avez tant de goût...

Elles singent l'accent, roulent les *r*, donnent un détail amusant sur un ton d'ironie, de blague et de complicité.

☆ ☆ ☆

Si Alice et Germaine ont de l'activité, de l'invention, et le goût des affaires (qu'elles prennent parfois à leurs amants), on les retrouvera à la tête d'une maison, créant les modèles, associées aux bénéfices ou commanditées par des hommes d'affaires pour lancer une firme nouvelle. Elles mèneront alors une vie plus complètement luxueuse, gagneront deux ou trois cent mille francs par an et, si elles réussissent tout à fait, elles auront leur voiture ou descendront au Ritz, pour être plus près de leur maison et bluffer hardiment leur clientèle. Cette série d'heureux événements se passent ordinairement alentour de la quarantaine et autorisent, dans le domaine passionnel, toutes les folies — c'est-à-dire tous les désintéressements et par suite toutes les ambitions...

Alice pourra devenir la maîtresse d'un auteur dramatique célèbre et Germaine pourra songer à épouser un prince russe ruiné par le bolchevisme. On les verra à Cannes, à la table du baccara; elles inviteront dans leur villa la comédienne à la mode et se feront caricaturer par Sem.

Nous pourrions résumer, en un tableau synoptique, ce chapitre III de notre recensement consacré à la rue de la Paix, que les étrangers considèrent justement comme le cœur de Paris. On y verrait les différentes catégories que nous avons étudiées qui vont de la couturière célèbre à la petite ouvrière. On mettrait en regard : qualité de l'amant, distractions offertes, dépenses mensuelles, lieux fréquentés. Quelle diversité depuis l'employé de commerce jusqu'au grand-duc, depuis le cinéma de Montrouge jusqu'à l'hôtel à vingt-cinq louis par jour!

JANINE OU

L'ASCENSION VERS LE XVIe

IV

Janine
ou l'ascension vers le XVIe

C'EST, si nous avons bonne mémoire, à ce point de nos investigations que nous revîmes notre vieil ami M. Servant-Delage. Sa femme était toujours dans le Midi. Sa solitude lui créait des loisirs et nous l'invitâmes à déjeuner, un matin, au grill room d'un hôtel, Champs-Elysées. Nous lui avions téléphoné pour lui demander de ses nouvelles, et, fort courtoisement, il s'enquit de nous.

— Travaillez-vous?

— Certes, et je veux vous le montrer... Vous vous rappelez notre conversation, durant cette soirée où je vous accompagnai à pied, et la conclusion où nous en vînmes l'un et l'autre qu'il serait fort plaisant de composer un dessin nouveau des mœurs amoureuses aux fins de comparaison avec les tableaux du passé. J'ai entrepris ce recensement de l'amour moderne...

J'ai commencé par Montparnasse et les cœurs simples, le Quartier Latin et ses *Mimis* métamorphosées; puis je me suis promené rue de la Paix... Nous nous rejoindrons, j'espère, dans des salons de la rive droite et du VIIe arrondissement pour parler des femmes du monde. Un hôtel de la place Vendôme me fournira une collection d'étrangères choisies, et je montrerai en dernier lieu comment le Bois, le matin, a fini par échapper aux « belles affranchies », chantées par Goudeau, pour devenir

la chasse gardée des jeunes filles. J'aurai fait ainsi, je crois, le tour de Paris et de sa Comédie Amoureuse.

Aujourd'hui j'en suis à Passy et Auteuil, avec la femme « entretenue »; au Champ-de-Mars, avec la femme notoire, grande courtisane ou comédienne classée. Et si vous étiez un ami tout à fait indulgent vous viendriez déjeuner avec moi, demain — avec moi et Janine.

— Qui est Janine?

— Janine est une jeunesse de trente ans, qui habite tout naturellement Passy et représente fort bien ce type de « petite femme » contemporaine que je prétends décrire... Alors? Vous me feriez plaisir...

Nous insistions en y mettant cette déférence qu'on doit à un vieil ami, même et surtout lorsqu'on lui propose une distraction, dont il peut faire cas, mais devant laquelle il est bienséant qu'il paraisse hésitant et blasé. M. Ser-

vant-Delage acceptait d'ailleurs, sans trop se faire prier. Et quelques instants après, nous téléphonions à Janine (ah! ce Passy 95-85, quelle patience!...) pour la prier de ne point oublier notre déjeuner et d'être là, à une heure exactement.

Janine est exacte : c'est une de ses qualités entre beaucoup d'autres. Elle a de l'ordre, quelque éducation, des sentiments bourgeois sur de nombreux points de la vie. Elle ressemble, comme beaucoup de ses compagnes attroupées dans ce coin de Paris, à ces fraîches épouses, hier jeunes filles, aujourd'hui petites bourgeoises qui, elles aussi, la veille du mariage, ont cherché un appartement à Passy et l'ont meublé selon des goûts identiques. Elles ont l'air façonnées chez le même fabricant; c'est-à-dire qu'elles sont des enfants du même siècle.

Janine a « grandi » en ces dernières années, pendant cette période insensée où une prospérité factice a poussé les irrégulières vers des

situations qu'elles n'espéraient pas atteindre aussi rapidement. Qu'était Janine avant 1914 ? Nous la voyions quelquefois aux courses, assez élégante, sans plus, cherchant pendant les entr'actes sous l'objectif indulgent des photographes une relation nouvelle : joueur en veine, généreux dans sa joie, ou joueur en perte, décidé à demander à l'aventure des tendresses que le jeu lui refusait (les deux sortes existent). Les autres jours, nous n'aurions pas eu à fureter longtemps pour trouver Janine dans un de ces petits hôtels, doucement entr'ouverts, près de l'Etoile, sur des rues aux noms romantiques et où, une vieille Parisienne — de Bordeaux — vous négocie un thé avec une vertu de dix-huit ans ou une comédienne dans l'embarras. Janine n'avait point de stabilité; elle n'allait pas encore chez un bottier, ni chez une grande couturière; elle n'avait pas le téléphone; elle n'invitait jamais d'amis à dîner chez elle. Puis, nous l'avons retrouvée,

vers 1916, mieux chaussée et toute rayonnante d'un air d'aisance qui ne pouvait tromper. Le printemps suivant, elle était à Caen, où se couraient des épreuves dites de sélection — courses sans paris avec un public restreint. Dans le seul hôtel habitable, où rôde l'ombre de Brummel, nous cohabitions avec Janine, des propriétaires de pur sang, quelques voyageuses élégantes, une princesse russe, allante et belle, qui avait connu de poétique amours, montait à cheval comme une amazone, élevait des chiens merveilleux, et disparut un beau jour de la société sans qu'on pût savoir ce qu'elle était devenue. (Car ce temps troublé, s'il favorisait les petites aventurières, était singulièrement préjudiciable aux âmes fastueuses.) Avec qui Janine voyageait-elle alors ? On ne le savait trop : elle était assidue auprès de plusieurs propriétaires, dont quelques-uns avaient déjà bien réussi leurs affaires. Le certain, c'est que Janine prospérait. Elle fit la joie de l'hôtel

par sa bonne humeur, son agitation, ses décolletés qui permettaient d'entrevoir un petit corps brun, ferme et sans secret (on l'avait appelée « Noirette » un matin que, dans un couloir, son pyjama s'était ouvert devant trois ou quatre d'entre nous) ; puis, nous la revîmes à Paris, sa prospérité suivant son cours. Avait-elle ensorcelé un usinier ou un Américain ? on l'ignorait et on ne prenait pas au surplus la peine de le découvrir. Ce qu'on apprit, c'est que Janine s'installait, qu'elle avait trouvé — comme beaucoup d'autres — un appartement dans le XVIe. On la vit courir les antiquaires et les grands magasins. Un jour, enfin, elle nous écrivit, sur un papier « moyen âge » orné d'un monogramme, d'une haute écriture fabriquée, qu'elle était définitivement installée, avenue M....., près de la place de Passy, qu'elle avait le téléphone dans l'immeuble, et qu'elle recevait tous les vendredis quelques amis à l'heure du porto.

Si nous avions convoqué Janine à un déjeuner en compagnie de M. Servant-Delage, et si nous en parlons avec cette flore de détails, c'est qu'elle représente parfaitement cette sorte de femme à mi-chemin du grand luxe qui tient, en ce temps-ci, la place qu'ont tenu les *lorettes* vers 1845. Un écrivain brillant qui dépensa le meilleur de son talent et de son esprit dans des chroniques, ces « miettes de l'histoire », Nestor Roqueplan, les avait baptisées de ce nom emprunté au quartier où elles allaient toutes nicher alors. Elles s'installaient dans les bâtisses neuves au style baroque, du quartier Saint-Georges, et, bientôt, elles remplirent toutes les maisons pseudo-espagnoles de la rue Navarin, de la rue La Bruyère et de la rue Bréda. Les jeunes gens de notre génération ont encore entendu de la bouche de leurs pères les vieilles plaisanteries sur la rue Bréda, « eau, gaz et femmes à tous les étages », tant la tradition et la réputation s'étaient solidement établies.

Les lorettes avaient des maîtresses de piano qui écrivaient leurs lettres, des levrettes, une bonne avec laquelle elles faisaient le soir la conversation, et deux ou trois « messieurs » sérieux ou un fils de famille dans leur vie. Leur ambition était de laisser croire qu'elles avaient couché, au moins une fois, le duc d'Aumale dans leur lit. Aujourd'hui, il n'est dans ce quartier déclassé que de petites mercenaires telles qu'on en rencontre dans toutes les capitales du monde. Elles ne sauraient nous occuper : leur destinée monotone et sans relief ne comporte guère de changement, d'une ville ou d'un siècle à l'autre. Mais la classe de femmes qui correspond à la lorette a émigré vers des quartiers neufs : Passy et Auteuil ont remplacé le quartier Marbeuf, qui lui-même avait remplacé Notre-Dame-de-Lorette.

Comment s'y comportent-elles? Dans l'ensemble, elles ont conservé quelques-uns des travers et des naïvetés de leurs aînées; mais

elles sont animées d'un plus grand souci de respectabilité bourgeoise. Elles ont appris à écrire, à recevoir, et elles ne prennent plus si généralement leurs servantes pour confidentes. Elles se plaindront au contraire de la difficulté qu'on éprouve à se faire servir; et c'est par ces mots, précisément, que Janine s'excusa de ne point arriver à l'heure convenue lorsqu'elle nous rejoignit au bar de l'hôtel,

— Pardonnez-moi... Je suis *plaquée* par ma femme de chambre... Je vais encore être obligée, cet après-midi, de courir les bureaux de placement.

☆ ☆ ☆

Nous nous installâmes parmi la petite compagnie d'habitués (autres Janines, *gigolos*, gens de courses) et la clientèle de l'hôtel, dans une atmosphère attiédie par les lumières, le grill room, au plafond bas comme une salle à manger maritime. Janine avait abandonné son castor sur la banquette et consultait le menu,

tandis que le maître d'hôtel se dressait attentif, le crayon à la main, avant de suggérer un choix. Ce grand gaillard brun, qui a traîné ses bottes dans dix palaces internationaux et vingt boîtes de nuit, que les habitués appellent familièrement d'un nom d'empereur, avait salué Janine d'une inclinaison faussement respectueuse. Ces visages rasés et secrets en savent souvent plus long que leurs clients sur les femmes qu'ils vont servir. Elles n'ont pas toujours eu les deux louis utiles à payer leur note : ce sont eux qui ont fait les avances et les commissions, qui ont été les intermédiaires dans des négociations délicates. Jusqu'où dans les heures de gêne ne s'est pas poursuivie cette promiscuité ?

Nous y pensions, une fois de plus, tandis que Janine demeurait le nez plongé dans la carte, tandis que M. Servant-Delage l'examinait comme un connaisseur qui en a vu d'autres (et de plus somptueuses), mais qui

néanmoins est satisfait de découvrir une nouveauté. Et Janine soudain :

— A la vérité je ne sais pas ce que je cherche... Vous allez me pocher une truite et vous me servirez ensuite un *mixed grill*.

Déjà ce menu accusait une transformation. Autrefois Janine ou l'une de ses compagnes se serait jetée sur un homard à la Newburg et un autre plat riche. Elle a appris à présent, et ce fut sa véritable éducation, le prix d'une certaine simplicité. Elle sait qu'il faut parfois commander une truite au bleu ou une sole grillée comme on met un tailleur coupé place Vendôme pour marcher au Bois, le matin, et se promener en auto. Satisfaite d'ailleurs d'avoir résisté à des tentations plus grossières, elle commença de parler à M. Servant-Delage sur un ton correct, — « très dame ». Elle chercha des relations communes, cita le nom d'un ancien ministre qui fut en effet de ses amis — aux courses. Elle fit des frais, raconta des

anecdotes dont elle ne comprenait pas toujours la saveur, salua un charmant et suspect Espagnol, au moment où il arrivait pour déjeuner vers deux heures, puis ne voulant pas être en reste nous invita à prendre un porto chez elle dès le lendemain. Elle insistait auprès de M. Servant-Delage.

— Pour une fois, cher monsieur, vous n'irez pas à votre cercle...

☆ ☆ ☆

— En résumé, nous disait M. Servant-Delage, Janine partie, elle est d'une sorte assez gentille, industrieuse, mais point arsouille. J'aime cela. Elle fait partie de cette majorité de Français qui désirent l'ordre, la paix et une honnête prospérité dans les affaires. C'est une petite bourgeoise.

— Ainsi que vous le dites, et qui ne détesterait point d'être mariée. Voilà une de ses ambitions. L'autre, serait de trouver les deux mille francs par mois qui lui permettraient

d'avoir un coupé de ville, fabriqué en série. Elle ne sait pas au fond ce qu'elle désire davantage, mari ou automobile; mais ce sont les étapes difficiles à franchir, et elle continue, les après-midi où elle n'est pas trop pressée, de prendre le 15 pour aller de la Muette aux magasins du boulevard Haussmann. Quiconque a utilisé ce lent tramway a pu voir de près ce que Passy et l'avenue Victor-Hugo déposent de femmes charmantes et assez semblables sur ses banquettes. Entre Janine et la jeune femme mariée depuis deux ou trois ans, qui n'a pas encore hérité et vit, sans trop de tracas, dans ce XVIe arrondissement, il n'y a pas de grandes différences extérieures. Il faut déjà une habitude de Paris pour les trier et ne pas sourire aux Janines qui se formaliseraient peut-être de ce manque de respect public. Les jeunes femmes sont moins cérémonieuses. On les a connues ou remarquées avenue du Bois lorsqu'elles étaient jeunes filles.

Une place assise, offerte avec courtoisie, des cahots supportés en commun sur la plate-forme, des attentes partagées sur le trottoir du boulevard Haussmann entre la vitrine du libraire et celle du charcutier, cette communauté de menus événements parisiens facilitent des rapports courtois : le flirt du tramway.

« Excusez cette digression (celle d'un homme plein de son sujet) et revenons à Janine... Vous viendrez chez elle demain ?... Cela peut être divertissant.

— Pourquoi pas ?...

☆ ☆ ☆

L'appartement de Janine est meublé selon la tradition de ces dernières années : elle a fait un innocent mélange de fausses commodes Louis XV et de tapis modernes ; elle a installé (nous nous en doutions) un divan dans son salon ; et sa salle à manger n'est point absolument une salle à manger (« — Je dîne si peu chez moi ! »), mais une pièce composite,

un *living room*. C'est là que dort le « pékinois » — les fox ont beaucoup passé de mode — et c'est là, sur un guéridon, sous la lampe, que nous avons trouvé *Les Fleurs du Mal* dont elle nous a dit : « C'est charmant ! » Puis elle nous a montré une pièce biscornue, tendue de noir, avec une lanterne sombre qu'elle a allumée, une table basse, de fausse laque, un bouddha bleu sur la cheminée, des coussins noirs et or. Elle nous a expliqué :

— On peut avoir une pièce, comme cela, n'est-ce pas, mais il ne faut pas en abuser !

Et elle ajouta : « C'est très bien pour être avec un ou deux camarades lorsqu'on veut fumer ! » Elle a dit : « fumer... » tout court pour nous laisser un doute sur ses habitudes et parer cette chambre affreuse d'un peu de mystère. Elle nous rappelait alors cette autre Janine qu'un de nos amis avait fait fumer un soir dans sa fumerie. C'était un début

pour elle, et au bout de quelques instants, après sa première pipe, l'un de nous lui ayant demandé : « Eh bien! quel effet cela te fait-il? » elle avait répondu d'un air inspiré : « Oh! ça y est! je vois des pagodes! » Exquises Janines! La nôtre les résume toutes, et son porto était vraiment ce que nous pouvions attendre. Aussi bien l'appartement nous avait rappelé tous les appartements du même genre, où on ne peut plus dormir à partir de dix heures du matin, où l'on est réveillé par les grondements d'un radiateur qui ne chauffe pas, les sonneries d'un téléphone communiste et illusoire, les aboiements des pékinois. Vers huit heures nous prîmes congé. Le lendemain soir, au téléphone, Janine nous complimentait sur nos relations, sur la distinction parfaite de M. Servant-Delage qui, dès le matin, lui avait adressé des fleurs.

— Des orchidées, ajoutait-elle avec importance.

Car il faut noter, comme un trait final et expressif le prestige des orchidées, fleur « riche », sur les Janines.

LES MARSIENNES

V

Les Marsiennes

PARFOIS, en écoutant nos aînés conter leurs souvenirs, nous nous sommes méfiés des agréments qu'ils leur prêtaient. Il est rare qu'on parle de sa jeunesse avec une juste mesure. On la regrette et, par conséquence, on l'embellit ; ou bien on se reproche de l'avoir laissé fuir, de l'avoir toute gâchée, et on se murmure à soi-même, comme dans la complainte verlainienne :

Ah ! qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse !

Ce sentiment, pourtant, est le moins fréquent. Nous avons plus souvent rencontré le vieil homme qui, devant la cheminée, sur un ton de conviction mêlée de regret, nous assurait : « Ah ! dans ma jeunesse, les femmes avaient une autre allure... » Nous l'écoutions et nous ne le croyions pas absolument. Nous avions envie de lui répliquer : « Votre père, monsieur, disait tout de même... » Nous pensions à part nous : « Il nous la baille belle !... Les femmes demeurent ce qu'elles ont été, comme toutes choses ; les sociétés ne changent pas si profondément d'une génération à l'autre... » Puis les événements, les lectures, les témoignages et jusqu'à notre jeune expérience nous ont démontré que ces vieux messieurs disaient vrai et que, de leur temps, les courtisanes avaient, en effet, plus d'allure.

☆ ☆ ☆

Qu'était-ce donc que cette allure dont nos aînés ont tant parlé ? Il semble que c'était

vraiment une manière d'aristocratie d'esprit et d'attitude chez ces grandes courtisanes, et que de leurs relations avec les personnages les mieux en place et les plus « racés » elles avaient conservé d'excellentes habitudes et une jolie manière d'être. Que de fois, passant, la nuit, devant certain hôtel des Champs-Elysées, d'où nous voyions sortir des hôtes de passage qui n'y fussent sans doute point entrés au temps de sa première occupante, nous avons pensé : « Tout bien pesé, cette Païva, ce n'était peut-être rien... Nous avons aussi nos Païva... Nous ne les montons pas en épingle, voilà tout... » Et pour nous donner raison nous cherchions un nom, nous cherchions une créature de notre temps ayant, comme courtisane, autant d'importance, d'autorité, de raffinement. Depuis, de cette Païva, on nous a dit : « Ce fut une aventurière, une espionne ». Peut-être... Du moins elle avait belle allure dans son vilain métier. Elle

tenait grande maison ; on pouvait lui présenter des princes.

Cora Pearl aussi. Il paraît qu'elle n'était pas jolie; mais sa célébrité n'en est que plus méritoire. Barbey d'Aurevilly l'a campée en quelques lignes, sans aucun avantage, dans une chronique sur le théâtre consacrée à une pauvre pièce : *Voyage autour du demi-monde*, représentée aux Bouffes, en décembre 1867. Barbey écrivait : « La salle était pleine de ce qu'on jouait. A l'avant-scène roussinait Mlle Cora Pearl, cette face macabre, très inférieure, selon moi, à la *Mort* d'Albert Dürer; Mlle Cora Pearl, cette charade anglaise, ce problème posé aux populations !... » Mais si elle n'avait point de beauté, elle avait en place cette « allure » que les dames de notre époque n'ont plus. Et puis cet excellent Barbey aimait ainsi à partir en guerre contre les notoriétés de son temps.

Tout se tient. Si les « hétaïres » d'autrefois

furent ce qu'elles étaient, elles le durent aux hommes qu'elles trouvèrent alors dans la société. On pourrait formuler comme un axiome : *La qualité des courtisanes d'une époque est en rapport direct de la qualité des hommes qui les entretiennent...*

Si l'une d'elles après avoir débuté au bal public put être la conseillère d'un prince et l'arbitre d'un monde, c'est apparemment parce qu'elle s'était frottée à quantité d'hommes éminents.

Sous la République, ces personnes devinrent naturellement moins princières. On ne leur construisit plus des hôtels aux Champs-Elysées ; elles ne tinrent plus un rôle aussi important dans la société. Déjà la concurrence des femmes du monde s'affirmait. Autrefois un homme en vue ne trouvait un certain luxe éclatant, audacieux et flatteur, que chez sa maîtresse. Seules ces maîtresses osaient se montrer dans certains équipages, et cette exclusivité

avait bien de l'attrait. Aujourd'hui les légitimes et les irrégulières ont mêmes voitures et mêmes couturières ; elles frayent dans les mêmes lieux. Convenons que la maîtresse contemporaine a moins d'atouts dans sa main.

Bien que leur rôle fut moins brillant, les femmes qui furent célèbres un peu plus tard, sous nos pères, possédèrent pourtant plus « d'abatage » encore que celles qui nous sont dévolues. Pour celles-là, la tradition nous en est arrivée directement et les témoignages sont encore chauds. Il ne nous aura pas été nécessaire de recourir à la chronique : il a suffi des aveux complaisants de nos prédécesseurs. Comment oublirions-nous les apports (sur ce chapitre) d'un homme qui nous fut cher et qui, à son déclin, nous parlait de sa vie avec l'abandon de Priola ?...

Un jour, il ouvrit un cartonnier d'où s'échappèrent cent photographies prisonnières. Ces beautés enchantaient notre imagination.

Il nous laissa seul avec elles dans son bureau, nous disant : « Regarde-les. Il vaut mieux que tu les connaisses. Je ne te souhaite pas les mêmes, mais je t'en souhaite de semblables. » Et, de jour en jour, ces belles recluses nous livrèrent un tableau de leur temps. Parmi des comédiennes fameuses apparaissaient des femmes qui n'avaient été que brillantes et aimées, sans autre ressource que de « gagner à être connues », selon le mot de Gavarni. Celle-ci habitait rue Galilée, menait grand train, recevait des écrivains (un romancier en fit un charmant *pastel* dont le temps n'a pas effacé la couleur); cette autre eut des chevaux de courses et gagna un Grand Prix; celle-ci accueillait les peintres en vogue dans son hôtel de l'avenue de Villiers; celle-là, qui se faisait appeler d'un nom de ville pour ne pas porter celui de sa sœur qui était un nom de pays, recevait un prince de Sagan vieilli, dans un hôtel de la rue Lesueur où on était servi par

des valets en bas de soie et selon le meilleur protocole. Une autre, qui avait un peu joué la comédie, abritait sa retraite dans un exquis pavillon, bâti à l'orée des bois de Marly, comme une Du Barry.

Que sont-elles devenues, ces filles charmantes, qui conduisaient leur pur sang au Bois, lançaient des modes, tutoyaient les membres du Jockey-Club et canotaient avec Guy de Maupassant?

☆ ☆ ☆

Pour avoir montré cette galerie dans le style (un peu « coco ») de deux époques, nous sentons combien les portraits en pied qu'il nous faudrait crayonner maintenant sont réduits. Ah! certes, ils seraient plus modernes et leur saveur apparaîtrait différente, acidulée!... On peut préférer les modèles d'autrefois, dans leurs grandes lignes. Les physiques même étaient différents de ceux qu'on rencontre aujourd'hui et qui plaisent. La femme impor-

tante, de formes accusées, prédominait. On aimait qu'elle ne passât point inaperçue, que sa démarche fût altière, qu'elle tînt une place dans sa voiture... Mettez en regard les modèles d'aujourd'hui : c'est la « petite femme » qui séduit, plate, déhanchée, avec un rappel de chat efflanqué dans la voix et dans les gestes. On a horreur des grands sujets. La mode les a abandonnés et n'est plus faite pour eux. Au théâtre on ne songe pas (sauf à l'Opéra) à leur donner des rôles. Le succès va à ces biches maigres drapées d'une robe chemise, avec des jambes minces sous le bas de soie champagne, des seins de jeune homme, des bras osseux ornés de bracelets, telles qu'enfin M. Van Dongen, cet impitoyable observateur de notre temps, les a peintes pour notre agrément présent et pour renseigner l'avenir.

Qui les entretient? Des princes? Oh non! Il n'en reste plus guère, et les derniers qui restent s'occupent à d'autres passe-temps. Point

de princes, mais des financiers vaniteux, de gros industriels, de ces hommes dont la fortune fut rapide et le besoin de jouir également. Une caractéristique de notre temps aura été cette hâte. L'établissement d'une Païva, autrefois, était quelque chose de lent avec des fondations solides. Son train de maison n'allait pas à vau-l'eau ; nous sommes certain que la domesticité était aussi bien dressée qu'à la Cour et que la cuisine y était meilleure. On lançait encore une femme : un homme, par sa réputation, son prestige, sa fortune ou ses bonnes fortunes, pouvait par sa présence créer une manière d'auréole à une beauté et singulièrement aider à sa réussite. Le ruffian comme le protecteur avait de la noblesse; souvent même ils appartenaient au même monde : la différence tenait en ceci que l'un avait encore ses rentes tandis que l'autre les avait dévorées. Aujourd'hui l'appareil et les relations de ces personnes trahissent l'improvisation.

D'abord il n'en est plus — ou plus guère — qui soient absolument des courtisanes. La tradition grecque est abolie. L'idée de remplir tout uniment cette profession délicate et pour laquelle nous devrions, nous autres les hommes, avoir de la gratitude lorsqu'elle est remplie selon les bons exemples, cette idée n'a plus cours. Il s'est glissé là une morale et des habitudes singulières. Une femme ne sait ou ne peut plus être une femme brillamment entretenue — tout simplement. Il faut qu'elle soit grande comédienne, grande couturière, ou *star* de cinéma; qu'elle soit une vedette en quelque chose. Il semble insuffisant aux hommes riches qu'elle soit leur maîtresse — sans plus. Ils aiment qu'elle paraisse aux lumières, qu'elle défile sous les regards publics et s'anime au désir d'autrui. Si elle gagne déjà quelque argent, ils appuieront brillamment ces ressources de leurs subventions orgueilleuses. A partir de deux ou trois cent mille francs par an,

la dame aura songé à habiter un hôtel et se sera installée au Champ de Mars. Ce quartier jeune a remplacé les Champs-Elysées d'autrefois et le parc Monceau de naguère. Dans les nouvelles avenues qui courent vers la Seine, des hôtels ont poussé, ces derniers quinze ans, et ces dames sont accourues comme attirées par la Tour Eiffel, aimant gigantesque. La Bourdonnais et Elisée-Reclus ont accueilli dans leur sein (quelles destinées posthumes!) ces grandes vedettes qui se firent meubler par le décorateur en vogue, exigèrent des draperies sombres dans leur chambre, de vrais Coromandel dans leur boudoir, un atrium et une piscine pour salle de bain, une salle à manger pompéienne, un jardin avec des arbres nains. Le soir, l'auto étrangère au capot d'acier brillant, attend ces *Marsiennes*, sous la lumière de lune, pour les mener au théâtre, et cela forme des scènes très new-yorkaises. Il y a réceptions à l'hôtel, mais point d'un monde

très choisi. Et voilà encore une notable différence : la courtisane en vue, jadis, avait une tenue et le souci de grouper autour d'elle une gentille ou une brillante société; c'était façon de justifier l'argent qu'elle dépensait, de flatter l'homme de goût qui la commanditait. Aujourd'hui cet homme riche n'a point de goût. Des artistes, des gens de bon ton ou des arsouilles sous le toit de sa maîtresse, peu lui importe ! Il ne tient pas à l'esprit et à l'élégance. Plutôt, cela l'importune. Et nous avons encore tout frais dans les oreilles la réflexion désenchantée d'une jolie fille, qui nous affirmait récemment :

— J'ai trop de goût pour ce temps-ci. Je *les* gêne. Vous savez ce qu'il leur faut : c'est une familiarité un peu grossière, l'encanaillement avec les gigolos de leurs maîtresses, des beuveries au dancing ou bien de bonnes nuits de « drogue ». Moi, cela m'ennuie. Je ne suis pas à la page.

En un raccourci un peu brutal, cette camarade nous mettait au point les mœurs du meilleur demi-monde (et du même coup, on le verra bien, du meilleur monde); car ce qui n'était que l'exception autrefois, la drogue, est devenu à présent quasi une institution.

La femme en vue et qui mène une vie brillante, qui a son hôtel ou souhaiterait l'avoir au Champ de Mars, la *Marsienne*, puisque nous l'avons nommée ainsi, la *Marsienne* doit notoirement s'être intoxiquée à un moment de sa vie, ne rien ignorer de l'art de préparer une pipe ou de « manger du blanc » — expression pittoresque qui signifie qu'on prise de la cocaïne. Lorsque ce divertissement, qui ne va pas sans danger, lui aura donné quelque trouble, elle quittera pour cinq ou six semaines son hôtel et fera un séjour dans une maison de santé des environs de Paris où elle retrouvera, en cure de désintoxication comme elle, des jeunes gens « très bien »,

une de ses aînées, poète à ses heures, et qui se repose, une fois l'an, au sanatorium, une pensionnaire de l'Opéra-Comique, une Américaine — enfin la clientèle ordinaire d'un palace.

La vraie noblesse d'aujourd'hui pour ces dames n'est plus de recevoir un lord fameux ou le romancier psychologue ; c'est de pouvoir « se droguer à fond », danser avec le danseur à la mode, ou subventionner à leur tour une jeune amie.

Mais n'est-il parmi ces femmes luxueuses que des vedettes de music-hall ou de théâtre ? N'en est-il pas, en dépit de notre généralisation, qui demeurent simplement ce qu'il est normal qu'elles soient ? Un petit nombre certes. On citerait cinq ou six noms, étoiles filantes d'ailleurs, qui n'ont pas toujours brillé d'un réel éclat et qui souvent ont laissé leur auto, leurs colliers et leurs bracelets à la Bourse ou sur les tapis verts de Deauville

et de Cannes. Celle-ci avait un jeune financier pour amant : la banque n'a pas réussi. Cette autre a mangé deux ou trois fortunes en deux ou trois saisons... Il faut un tempérament d'aventurière solide pour résister aux séductions du jeu, à la difficulté des temps, à la ruse des parasites. Il ne faut pas craindre l'exil; il faut avoir su partir pour l'Amérique du Sud ou la Russie, quand ce n'était pas de vains voyages. Ainsi on a vu parfois, en ces dernières années, apparaître une femme ou une autre, parée de mystérieux et lourds bijoux. Elle n'était pas toujours très jolie, mais elle avait des yeux froids qui ne craignaient aucun regard, des bras musclés, quelque chose, dans toute sa personne, d'impassible et de redoutable. Elle ne cherchait pas à s'ennoblir. Elle se laissait appeler d'un prénom d'homme tout court, sans nulle particule. Cela lui suffisait, et cette rudesse démocratique n'allait pas sans impressionner le monde. On flairait le mys-

tère. On se demandait dans la salle de baccara ou sur les planches : « D'où vient-elle ? » Des gens à l'imagination prompte affirmait qu'elle avait été mêlée à des révolutions et que ses belles perles avaient été arrachées par les maîtres de l'heure aux cous froids des princesses.

D'où elle venait ? On le savait mal. Pour où est-elle repartie ? On le sait mal aussi. Il n'y a pas beaucoup de femmes de cette sorte. Leur appétit formidable réclame l'aventure de choix exceptionnelle et renouvelée : celle qu'on trouve au hasard des voyages ou des coups d'Etat. Car il n'y a peut-être plus de fortunes individuelles assez établies pour alimenter de telles exigences et s'en enorgueillir.

LE MONDE

« RIVE DROITE »

VI

Le monde « Rive Droite »

Si l'on considère la place qu'ont tenue les femmes du monde dans la littérature durant toute la seconde moitié du dernier siècle, de Balzac jusqu'à M. Paul Bourget, et qu'on mesure celle qu'elles y occupent aujourd'hui on est frappé de la disgrâce qui les atteint. Or on sait bien qu'il existe un rapport entre l'expression littéraire d'une époque et sa façon profonde de sentir et de vivre. On concevrait mal que ces héroïnes aient constamment retenu l'intérêt des psycho-

logues si elles n'avaient réellement touché le cœur de leurs contemporains. Nous n'en finirions pas de citer les livres célèbres dont le sujet traitait d'élégants adultères et des souffrances qu'un homme sincère éprouvait aux mensonges d'une personne jolie et bien établie. Aujourd'hui nous chercherions en vain, dans les romans, ce genre d'aventures. Le roman *adultérien* a vécu. Il semble que les femmes du monde aient épuisé en un demi-siècle toutes les facultés qu'elles avaient (dans la littérature) de tromper leur mari et de désespérer de tendres garçons. En foi de quoi il faudrait conclure : qu'il n'y a plus de femmes du monde, ou que celles qui vivent de nos jours sont devenues rigoureusement honnêtes. Ces assertions surprendraient les gens qui connaissent notre temps ; car elles sont l'une et l'autre à l'opposé de la vérité vu, *primo* : que les femmes du monde ont augmenté en nombre sinon en qualité et, *secundo* : qu'elles continuent

dans une mesure fort agréable à prendre des amants.

D'où vient dès lors cette espèce de renoncement à ce romanesque amoureux et sa disparition dans les œuvres contemporaines? Ici nous touchons à des observations minutieuses qui ne rentrent peut-être point exactement dans le cadre de ce recensement. Mais il faut dire les choses comme elles sont; et si quelques-uns des lecteurs de ce petit ouvrage espèrent le consulter, comme un *Bædeker* des cœurs modernes, il vaut mieux leur indiquer les points de vue avec trop de minutie que de les laisser s'engager sur des routes au bout desquelles ils ne recueilleraient que des désillusions.

☆ ☆ ☆

Il n'y a plus de romantisme chez les amants, telle est la vérité. De temps à autre on cite encore une créature qui se tue par amour, mais on la juge, après son coup de revolver, une infortunée très déraisonnable et un peu

ridicule. En gros, on ne se tue plus. Werther et Madame Bovary, les deux désespérés types du siècle dernier, n'ont plus guère d'imitateurs en ce siècle-ci. Cependant on tue encore quelque peu les autres, et ce sont les femmes qui s'y emploient en majorité. Mais il y a généralement à l'origine de ces meurtres le désespoir d'une situation perdue et l'humiliation d'un abandon bien plus qu'un amour meurtri. S'ils allaient au fond de ces drames, s'ils en débrouillaient le fatras psychologique, les juges s'apercevraient qu'ils ont le plus souvent devant eux des orgueilleuses déçues et non des amoureuses outragées. Faites le compte, nous vous en prions, de ces meurtres où une femme personnellement riche a tué. Il n'en est pas ou presque pas. Lorsqu'elle a de l'argent, la femme trompée abandonne la place, elle ne tue pas (et c'est cependant un des cas où on peut assurer que la femme s'était mariée par amour puisque sa richesse lui donnait la liberté du choix).

Il n'y a plus de puissants ressorts moraux, ni d'imagination romantique dans les adultères de notre temps. Le cynisme a chassé de ces cœurs le sentiment qui jadis et naguère y trouvait un accueillant refuge. Bien mieux, le sentiment semble à présent un article démodé. L'homme dont une femme du monde dira dans un dîner : « Il est sentimental », verra sa réputation diminuée et son cas fera sourire... Au culte du sentiment a succédé le culte de l'apparente froideur : mais on aurait tort de croire que cette attitude est un retour (en ce qui concerne les mœurs du moins) vers plus de soumission à l'intelligence ou à la vertu. On ne « romantise » plus, cela est vrai; un snobisme récent interdit les amours profondes; aucun homme, aucune femme n'écrit plus, en épigraphe de sa vie, la formule de Stendhal : « L'amour a toujours été pour moi la plus grande des affaires ou plutôt la seule »; mais cette attitude nouvelle correspond à la su-

prématie de l'instinct. Le raffinement dans le meilleur monde a déterminé un état que nous résumerons dans cette courte formule, complémentaire de celle que nous avons fixée au chapitre premier de ce recensement : *Les gens de la bonne société n'aiment plus avec leur cœur, ils aiment avec leurs sens.*

☆ ☆ ☆

Cette formule, nous la communiquions à notre ami M. Servant-Delage, à l'heure du thé, en une maison dont l'hôtesse et ses invités représentent assez bien les grands bourgeois de notre temps. C'était avenue Kléber, dans un de ces vastes appartements meublés selon le style des décorateurs d'il y a quinze ans, quand le modernisme n'avait pas encore troublé ces artisans : la seule note moderne, dans un ensemble qui va du *Louis XV* pour le salon au *Queen Anne* pour la salle à manger, tient en quelques tableaux impressionnistes pendus au mur. L'assistance

était mélangée, comme elle l'est souvent sous le toit de ces fortunes industrielles ou bancaires. Point un mélange de classes choquant : les gens se réunissent à présent un peu par niveaux de fortune au moins autant que par goût et par naissances, et si cette habitude forme des salons, très composites, où la bourgeoisie riche sert de trait d'union entre une certaine noblesse qui n'a plus de préjugés et une aristocratie juive qui commence à en avoir, cela ne donne point des ensembles désagréables. La plupart de ces femmes avaient leur voiture, mais la ressemblance ne s'arrêtait point aux coupés de ville ou aux 40 HP stationnant devant la porte. Ces mondaines étaient toutes taillées sur le même modèle, c'est-à-dire qu'elles avaient passé par les mêmes couturiers, pris les mêmes manières d'être, acquis les mêmes sentiments, et qu'elles appartenaient à peu près à la même génération. Jolies pour la plupart, elles avaient, avec des types physiques parfois

différents, cette séduction commune aux Parisiennes qui consacrent à leurs attraits énormément de temps, beaucoup d'argent et suffisamment d'expérience.

— « Comme votre réflexion est juste ! », nous affirmait M. Servant-Delage, en ne cessant de regarder la table où ces Parisiennes prenaient le thé au milieu de cette agitation spéciale aux salons où tout chacun dit ce qui lui passe par la tête et où personne n'écoute. « Et beaucoup de ces visiteuses pourraient vous permettre d'en vérifier la justesse. Cette charmante blonde d'abord, qui vient de se lever, vous la connaissez ? »

Comment ne pas la connaître et la reconnaître ? Ç'aura été et c'est encore une des plus jolies femmes de ce temps. Mariée à un industriel, elle a divorcé, et tandis que son mari continuait à subventionner des femmes ressemblant à la fugitive, elle demandait, à la vie et à la liberté, tout ce qu'elles peuvent, l'une

par l'autre, offrir de plaisirs directs. Ah! elle a réduit les embarras de l'existence et les préjugés ordinaires à leur minimum. Et comme elle est fort jolie, comme elle n'est pas sans esprit, comme elle est riche, on la reçoit encore volontiers dans de nombreux salons. Les temps sont révolus où la grande bourgeoisie fermait ses portes aux divorcées et aux femmes suspectes de liaisons extra-conjugales.

— Oui... Cette charmante blonde, continuait M. Servant-Delage, ne s'embarrasse pas de complications sentimentales. Elle a horreur qu'on la « colle » (ainsi qu'elles disent toutes dans leur argot)... L'idéal pour elle et ses pareilles n'est pas l'homme sensible et délicat, attaché à leur personne par ces liens du cœur souvent difficiles à rompre, c'est le gigolo ou l'homme plus âgé de même complexion morale, le jeune sportif indifférent, gracieux parfois dans sa brutalité, ou le cynique de quarante ans qui ne songe plus qu'à collectionner les

femmes. Voilà son idéal pratique. Elle l'a résumé, un jour, d'une phrase étonnante, où elle renouvelait sans le savoir une légende de Grévin. A une amie qui lui demandait ce que devenait une de leurs relations communes : « — Oh ! répondit-elle, nous ne nous voyons plus..... Nous commencions à nous aimer. »

Affirmation légère où elle sentait malgré tout ce qu'il y avait de cruauté. Tout se paye, d'ailleurs. Vous la verrez tôt ou tard amoureuse, quoi qu'elle pense, amoureuse d'un petit gars de vingt-cinq ans, blond et frais, qu'elle traînera dans les thés, dans les salons complaisants, au golf, et qui ne songera, lui, qu'à l'emmener chez son chemisier ou à la « produire » devant d'autres femmes, courtisanes et jeunes filles, pour bien établir sa réputation de séducteur. C'est alors qu'on répétera son âge et qu'on lui rappellera volontiers qu'elle a un peu plus de quarante ans...

— Ce qui ne diminuera pas son prestige,

car les jolies femmes ont aujourd'hui entre trente-cinq et quarante ans, répondîmes-nous à notre vieil ami. Nous vivons sous le règne des femmes de quarante ans. Sauf trois ou quatre Parisiennes que nous avons connues belles jeunes filles et qui sont d'exquises jeunes femmes, citées pour leur grâce, toutes les autres beautés en cours ont trente-cinq ans passés. Les femmes de ce siècle ont reculé de neuf ou dix ans l'âge et les agréments que Balzac donnait à Mme de Vieumesnil, et les jeunes Vendenesse s'en accommodent fort bien. Pourquoi ne s'en accommoderaient-ils point? Elles sont bien agréables, ces quadragénaires! Elles possèdent un raffinement que n'ont pas les jeunes femmes, une science accomplie pour s'habiller, et elles exercent envers elles-mêmes une savante surveillance qui loin de nuire à leur séduction la développe plutôt. Elles sont généralement mariées depuis une quinzaine d'années, ce qui laisse supposer beaucoup de

détachement de la part de leurs maris, une jalousie très réduite, une liberté suffisante...

— Vous avez raison, déclara à son tour mon ami. Vous êtes d'une génération capable de bien sentir toutes ces nuances... Moi, je suis déjà d'un âge où la femme de quarante ans me semble avoir de moindres attraits que celle de vingt... Quarante ans, c'est à peu près l'âge de ma femme, et je commence à lui préférer — c'est si naturel! — des beautés moins savantes... cette petite qui vient d'entrer par exemple. (Il venait de pénétrer dans le salon une séduisante jeunesse, de vingt-six ou vingt-sept ans, fraîche, — l'air d'un Lancret décolleté rue de la Paix.)

— Elle est charmante, en effet, et vous avez bien raison. Elle est mariée, depuis cinq ans, avec un garçon de son âge... Le diable fera bientôt qu'elle songera à lui en préférer un autre... Ses aînées la convaincront vite qu'elle ne peut vivre sans amant et qu'il lui manque présen-

tement une chose aussi indispensable que sa voiture et le chauffage central. On lui jettera dans les jambes un snob qui l'éblouira ou un homme fort riche qui, à l'occasion, pourra lui passer ses fantaisies. Faites-vous présenter... »

☆ ☆ ☆

Bientôt nous abandonnions M. Servant-Delage à ses espoirs et à ses méditations. Nous descendions vers l'avenue du Bois en classant en pensée les éléments de cette conversation un peu hachée, où nous avions envisagé avec les modèles sous les yeux un aspect du « monde ». Il ne s'agissait pas de ce monde traditionnel, celui du Faubourg (dont il sera traité au chapitre suivant), mais d'un monde plus étendu pour lequel une lignée bourgeoise et l'argent ont remplacé les titres. Chemin faisant, nous fixions nos conclusions. Il nous serait aisé de les appuyer de vivants exemples. Mais nous aurions scrupule à dessiner des portraits dans lesquels la malice reconnaîtrait trop

de nos contemporaines! Or, voici ces observations.

I. *Les relations amoureuses, dans le monde, ont évolué dans le sens de l'instinct.*

Nous l'avons établi et formulé à plusieurs reprises. Pourtant, comme il n'est pas de formules où l'on puisse faire entrer l'absolu, il est bien certain qu'il demeure parmi les femmes de qualité des cœurs sensibles sur lesquels le romanesque et le sentiment ont prise. Ces cœurs-là sont dépaysés. Il y aurait une jolie étude à tracer où l'on montrerait quelques-unes de ces femmes encore animées d'une âme tendre, mais la cachant, crainte du ridicule, des moqueries d'autrui, ou d'une rafale amoureuse. Chez ces *attardées*, le trop-plein du cœur se déverse dans l'imagination.

II. *La qualité des relations amoureuses et celle de l'amant ont baissé.*

Au respect et à l'enthousiasme mutuels ont succédé l'esprit d'ironie et le cynisme.

Mais on ne prend pas garde qu'il est malaisé d'être cynique. Goncourt disait finement qu'il faut de l'intelligence pour être cynique, que les imbéciles ne sont qu'obscènes. Remarque très juste. Cet abaissement du niveau des cœurs a produit tout naturellement le débraillé dans les relations et une vilaine chiennerie à quoi on s'accoutume, hélas! La femme d'une certaine classe a cru *pour être de son temps :*

1° Qu'il fallait avoir un amant;

2° Qu'il ne fallait pas être dupe de cet amour;

3° Que cela n'avait pas d'importance et que ce n'était — cet amant — qu'un accessoire agréable et luxueux;

4° Qu'un snobisme intelligent compensait la vulgarité des amours.

Il n'y avait plus, dès lors, grand chemin à faire pour en venir aux complaisances dégradantes. De plus, cet abaissement du sens moral a gagné les maris, dont l'inertie est souvent

tacite. Mme de Vieumesnil ne penserait plus de son époux (c'est la conclusion de la *Femme de trente ans*) : « Il est par trop bête », elle penserait : « Il est par trop complaisant », soit que cet époux se laisse « taper » par l'amant de sa femme, soit qu'il ne se soucie point d'un bijou nouveau et porté soudainement.

Enfin, comme si le « matériel » voulait contribuer à cette déchéance du « spirituel », les difficultés du temps sont venues se mêler aux questions sentimentales. Le cadre, lui aussi, a perdu de son style. Autrefois, l'amant classique possédait un rez-de-chaussée où il ménageait les pudeurs et s'efforçait de ne pas effaroucher les âmes délicates. Aujourd'hui, outre que très souvent les amants n'ont plus de ces susceptibilités, les garçonnières sont devenues introuvables. Les hommes mariés qui n'ont qu'un toit conjugal, les jeunes gens qui n'ont qu'un toit paternel, ont donc été forcés de conduire leurs maîtresses dans ces maisons

passantes (les demi-hôtels écrirait M. Marcel Prévost), où on leur accorde pour un louis une hospitalité précaire. Comment ce triste cadre n'eût-il pas pesé sur l'intimité des amants et peu à peu sur le caractère de leurs relations ? Quand ils ont senti le ridicule ou la médiocrité de leur refuge, ces amants ont préféré l'accepter d'un cœur ironique plutôt que d'en être blessés. Et puis insensiblement ils n'en ont plus été gênés.

III. *L'instinct se substituant au sentiment, le cynisme à l'enthousiasme, n'ont pas empêché l'état de crise amoureuse.*

Cette dernière observation marque un des aspects particuliers des relations amoureuses dans ce monde où nous rencontrons notre ami M. Servant-Delage. Beaucoup de femmes ont pensé, en substituant l'instinct et le plaisir pur au sentiment, s'affranchir des crises sentimentales. Il n'en est rien, car il n'est pas d'assurance infaillible dans ce domaine. Cet

instinct et ce goût du plaisir les conduisent souvent, environ la quarantaine, à choisir pour leur agrément un de ces jeunes hommes dont le *dancing*, les sports, ont assuré, durant ces dernières années, la suprématie. (Dans le même temps où l'âge de succès de la femme s'élevait, celui de l'homme baissait.) Et on voit de ces maîtresses s'attacher à ces jeunes hommes avec la même puissance que si le cœur avait inspiré leur union; on les voit souffrir secrètement de jalousie, s'abîmer dans les sacrifices et vendre ou se faire voler leur collier pour satisfaire aux exigences d'un chéri qui dépense cet argent avec des courtisanes et flirte avec les jeunes filles...

LE GRAND MONDE

VII

Le grand monde

N décrit une classe de la société d'après les modèles qu'on a rencontrés ! C'est bien ainsi qu'on est obligé de faire pour les gens du monde et qu'ont fait autrefois les moralistes qui peignirent les gens de cour. Contre ces peintures, ceux qui en sont l'objet ont une réplique : ils en nient la vérité. Ils demandent dédaigneusement de celui qui s'est efforcé de fixer leurs traits : « Quel monde cet écrivain a-t-il donc fréquenté ? » A quoi on pourrait bien répondre à ceux qui posent

cette question : « Le vôtre ! », puisque cela est vrai.

Il semble pourtant qu'il y ait une certaine injustice à présenter un tableau d'ensemble d'une classe ou d'une époque, en l'animant entièrement de personnages qui n'y sont parfois qu'exceptionnels. Mais on ne voit assurément bien que ceux qui se montrent sans contrainte ; tout naturellement, ce sont ceux qui ne se cachent pas et sautent aux yeux qui servent de modèles. Le ton des mœurs, comme celui de la mode, est donné d'abord par l'exception ; puis cette exception devient à la longue, comme dans la mode encore, la généralité — ne serait-ce que par la contagion de l'exemple. De telle sorte que, finalement, on ne s'est pas trompé et on n'a pas commis une si grande injustice qu'on pourrait croire en peignant les mœurs d'une compagnie, d'après les types exceptionnels qu'on avait eu le loisir d'observer.

Ces réflexions liminaires nous paraissent convenir assez bien, sous le rapport de ce recensement, à cette sorte de gens qu'on nomme les gens du monde. On dit que le monde a changé, c'est-à-dire qu'il s'est très étendu, qu'il a élargi ses frontières. C'est vrai, et nous avons pris soin de le scinder en deux dans cet essai de physiologie amoureuse. La première moitié que nous avons visitée dans ses appartements de la rive droite (le monde de la bourgeoisie riche) est apparue dans le chapitre précédent. Voici l'autre moitié (la noble), celle que nous laissons sur la rive gauche de Paris, celle qui, en effet, demeure encore dans ces hôtels du faubourg Saint-Germain, où se maintiennent autant que possible une belle ordonnance et une morne gravité.

Nous avons remarqué de longue date l'atmosphère d'austérité et d'ennui qui baigne le plus souvent les hôtels du VIIe arrondissement et, en le remarquant, nous avons dégagé

l'un des traits de mœurs synthétique de cette société régie, de nos jours comme jadis, par l'ennui et la bonne éducation. L'un y est fonction de l'autre, et ce que l'un doit déterminer, l'autre vient le combattre... Ces hôtels où subsistent des ombres augustes, où l'on ne peut se mouvoir que sous l'œil des ancêtres (« — Que dirait mon aïeul?... ») et des domestiques, ne sont pas folâtres. La sévérité de l'étiquette, la présence d'un personnel nombreux leur ôtent toute espèce de confort et de grâce. Sous la surveillance d'autrui, il faut s'y surveiller soi-même. C'est un état — cette contrainte — que la noblesse d'après la Révolution a accepté comme un dogme. Ces descendants d'une génération sacrifiée imputaient secrètement aux débordements de leurs ancêtres la fureur populaire et ses châtiments ignominieux. La leçon fut rude. La noblesse, pendant les cinquante ans qui suivirent, apprit à donner

l'exemple et s'enferma dans ses propriétés et ses préjugés. On ne pouvait plus lui reprocher les mœurs faciles et les scandales qui avaient conduit tant de fines personnes à une mort barbare. L'ennui pesa sur ces têtes. Il y pèse encore aujourd'hui. La différence réside dans le nombre de ceux qui l'acceptent et de ceux qui s'en affranchissent.

Après les fêtes galantes du XVIIIe siècle et tant de divertissements sans contrainte, la noblesse du XIXe, lorsqu'elle voulut échapper à sa morne existence, prit des plaisirs clandestins et médiocres. Certaines jeunes femmes et certains seigneurs puisèrent dans leur personnel et justifièrent ce mot célèbre du duc de D... qui, montrant les grands et forts valets à son service et se montrant lui-même (il n'était pas très athlétique), disait avec ironie : « Regardez comme nous les faisons et comme ils nous font ! » C'était le temps de la communauté réduite aux laquais. (Elle s'y réduit

encore aujourd'hui mais d'une façon moins symétrique et moins féconde, s'il faut s'en référer aux mémoires de Marcel Proust où les ducs couchent ordinairement avec leurs valets de chambre.) De cette façon, le scandale n'était pas public : on ne pouvait point citer en mauvais exemple la conduite de gens qui se croyaient obligés par leur rang de n'en offrir que de bons. Ce ne fut pas une période très variée pour ces privilégiés. Nous reconstituons aisément ce que pouvaient être les heures de tête à tête dans ces vastes salons parfumés d'humidité, où les commodes Louis XV gémissaient, où le chef de famille fumait un cigare devant la cheminée avant de partir pour le cercle, où Madame lisait des mémoires et des livres édifiants. Tant qu'il y eut l'espoir de restaurations, tant que le sens des responsabilités sociales ne fut pas diminué dans ces familles représentatives, la bonne éducation aida à supporter

l'ennui ou, pour mieux écrire, triompha du désir que ces noblesses avaient d'y échapper. Parfois, l'une de ces femmes prit un amant, dans son entourage, non plus parmi ses gens, mais parmi ses relations. Ce fut l'époque classique de l'officier ardent et « né », pour lequel on soupirait et pour lequel on frémissait. On vit, renouvelées en séries, les scènes de concours hippique et les émois, mal cachés, d'une femme suivant des yeux, sur le champ de courses ou au manège, l'homme qu'elle aimait. Les difficultés des rencontres, les exigences du devoir donnaient à ces adultères une saveur qui paraît fade à distance, mais qui devait être très forte. En abandonnant les contraintes, les gens ont certainement diminué l'intensité de leur plaisir... Mais ce sont là des vérités qu'on ne voit pas, encore qu'évidentes. Ces fortunés n'ont plus conçu la raison de leur austérité le jour où, définitivement exclus des situations en vue, ils ces-

sèrent d'être des chefs qu'on observe. La bourgeoisie tenait le pouvoir : c'était à elle d'inspirer le respect. Du moins, ce fut l'origine du mouvement, conscient ou instinctif, qui décida de certains affranchissements. « A quoi bon se gêner ? » devint une formule qui permit d'audacieuses libertés. Et bientôt on usa, là comme ailleurs, des agréments démesurés qu'offrent la vie et le cynisme modernes. Cette vieille élite se partagea en deux clans inégaux : l'un qui demeurait entêté dans ses privilèges et ses devoirs, l'autre qui libérait ses mœurs des entraves gênantes et n'obéissait plus qu'à son bon plaisir. De sorte qu'aujourd'hui nous pouvons résumer exactement, pour ce recensement, la situation du Monde en cette formule :

Il y a deux noblesses : celle qui s'ennuie et celle qui s'amuse.

De ces deux clans nous évoquerons celui qui s'amuse, en rendant discrètement hom-

mage à l'autre. Mais, encore une fois, on n'écrit pas l'histoire avec les gens qui n'en ont point. Il n'est pas certain que ce soit les heureux ; mais il est certain qu'on ne parle pas d'eux. Pour les autres, il ne leur est pas désagréable de faire les frais d'une publicité discrète. Ils vont même au-devant : on sait l'importance qu'ont prise dans les journaux mondains les rubriques où sont consignés les faits et gestes du monde. Le récit d'une réception, l'ordre des noms, une préséance mal observée, voilà de quoi alimenter des conversations pendant plusieurs jours et un tome entier de celui qui demeurera notre meilleur mémorialiste contemporain. La malice analyse ces notules : deux personnes côte à côte, un oubli, une générosité excessive d'accueil ne lui échappent point. Et pour les naissances, un de nos amis proposait qu'on se livrât, chaque matin, à ce jeu à la mode en littérature : « De qui est-ce ? » A

quoi il serait souvent malaisé de répondre. Ce besoin de publicité est si vif que les journaux l'ont mis à profit en faisant payer la vanité mondaine au tarif des spécialités pharmaceutiques. Mais, comme si ce n'était pas suffisant, les femmes du monde ont disputé la vedette aux actrices et aux mannequins dans les « magazines » illustrés. On leur a vite persuadé, à coups de compliments, qu'il était très naturel, selon la mode américaine, de se montrer dans son intérieur ou d'exposer les secrets de ses déshabillés et de sa coiffure. Telle duchesse a tenu à révéler qu'une mèche qu'elle portait à son front était la marque d'indépendance de son caractère, et telle autre voulut prouver qu'elle était apte à se farder aussi spirituellement que certaine comédienne, sa concurrente au *dancing*.

Une fois entrées dans cette voie, les femmes du monde ne pouvaient qu'y faire des progrès. On se dit aussi volontiers, lorsqu'on est une

grande dame : « Je peux tout me permettre » qu'on eût pensé dix ans plus tôt : « Je ne peux rien me permettre ». Ainsi, princesses de l'Empire et comtesses de vieilles souches se sont amusées sans gêne. Dans une langue moins surveillée on a déclaré : « Elles rigolent. » Voyons un peu ce que signifie ce mot impertinent.

« *Rigoler* », c'est prendre son plaisir là où on le trouve, sans s'embarrasser de préjugés d'aucune sorte. Il était dès lors bien juste que la femme du monde participât pour sa part à la sécheresse contemporaine et qu'elle se libérât des préjugés sentimentaux, dès l'instant qu'elle s'était libérée des préjugés de caste. Le respect du cœur s'en est allé en même temps que celui des parchemins !

La période des vacances fut souvent contagieuse à cet égard. Dans l'hôtel de la rive gauche, l'hiver, à Paris, ou dans la propriété provinciale des parents, en automne, il n'y avait

guère de mélange; mais la saison à Deauville, ou la cure à Vichy ont soudain jeté ces femmes du monde parmi toutes les vedettes du demi-monde et du théâtre. A une époque où on attache beaucoup d'importance à une célébrité quelle qu'elle soit (il vaut presque mieux avoir mauvaise réputation que de n'en avoir aucune), elles n'ont pas accepté de demeurer dans l'ombre. Elles ont voulu faire sensation en entrant, le soir, au souper du Casino, au même titre qu'une grande chanteuse de l'Opéra-Comique, une célèbre Américaine de cinéma ou la femme d'un industriel notoire (deux millions de perles). La petite duchesse a souhaité, elle aussi, qu'un frémissement accueillît sa venue et qu'on la vît danser avec la même curiosité qu'on eût fait pour une professionnelle. Un beau soir de Grand Prix, sous les regards de trois maharadjahs, quatre lords, six princes, quinze bijoutiers, trente jockeys et quatre cents banquiers, elle a fait frissonner sa

chemise de soie pâle, aux sons d'un *shimmy* nègre. Elle ne suivait plus la danse : elle la lançait.

C'était une concurrence où il était bien difficile de s'arrêter. La petite duchesse brune ou la grande princesse aux cheveux roux (ainsi qu'il vous plaira : ce ne sont pas des portraits) ne pensait plus dès lors qu'à exhiber son danseur tout comme une autre et s'afficher avec lui devant tout ce petit monde cosmopolite et fêtard. Ah! malheur à l'homme tendre ayant encore — lui — le préjugé de la femme du monde et abordant une de ces charmantes créatures avec un cœur plein de respect et d'amour!... Il faut le plaindre et se rappeler les vers légers et compatissants :

Elle avait des façons vraiment
De désoler son pauvre amant
Que c'en était vraiment charmant,
Dansons la gigue!

Non, plus la gigue, mais le *shimmy*. Peu à

peu, dans la fréquentation de ce monde qui s'amuse, la petite duchesse ou la princesse perdait totalement le sens de la vie dans laquelle s'étaient confinés ses grands-parents. D'un bond, elle rejoignait l'exemple du XVIIIe siècle et lui donnait une imitation où il entrait moins de grâce réelle, sinon moins de galanterie. Quand elle avait épuisé les ressources d'une plage normande, abandonné ses amants de trois semaines à d'autres aventures, elle mettait les voiles pour l'Adriatique, elle allait renouveler ses plaisirs à Venise. Elle y trouvait Gomorrhe au Grand Canal et Sodome au Lido. Son amie d'enfance, noble comme elle, et de bonne éducation, faisait les délices d'une dilettante vieillie dans une irréductible horreur des hommes; et un de ses camarades, qu'elle avait connu moins misogyne, séchait au sable du Lido ses amours masculines, et oubliait les dissentiments européens en compagnie d'un prince autrichien et d'un danseur russe. Elle

retrouvait quelques-uns des types chers à son cosmopolitisme raffiné et sa gentille décadence... Au besoin, si le remords l'eût assaillie, elle eût senti quelques adoucissements en tournant les yeux du côté des cours (celles que les révolutions n'ont pas dispersées), puisqu'en cherchant bien on pourrait trouver en Europe des princesses du sang qui *rigolent*. Comment leur en vouloir? A considérer le destin des puissants de ce monde, on est porté à l'indulgence à leur endroit. Il faut prendre son temps comme il passe.

☆ ☆ ☆

Quelles conclusions pratiques à tirer de cet exposé pour les hommes que la simple chronique de mœurs n'intéresse point si elle ne comporte un enseignement dont ils peuvent faire leur profit? Ces conclusions nous allons les noter brutalement, en nous adressant à ceux-là qui parcourent cette vie en séducteur et souhaitent lui arracher des satisfactions

d'orgueil autant que de volupté. En voici deux qui s'imposent :

1° *Il ne faut plus, en amour, avoir le préjugé de la femme du monde, dès lors qu'elle n'a plus ce préjugé d'elle-même.*

En effet, cette femme a une tendance, en se mêlant aux autres femmes, à se considérer sur le même plan qu'elles pour le recrutement de ses plaisirs. Comment prétendrait-elle être traitée différemment que la bourgeoise riche ou la comédienne dont elle a « levé » le jeune amant, auquel elle a demandé les mêmes distractions affichées? Le jour où une princesse connue s'est colletée dans un *dancing* avec une petite chanteuse, elle a perdu le droit, non point à notre politesse puisqu'elle est femme, ni à notre admiration si elle est belle, mais à ce respect troublé que pouvait nous inspirer son titre et sa naissance.

2° *Dans l'état actuel des mœurs il n'est pas*

plus difficile de séduire une femme du monde qu'une boutiquière, si elle est belle.

Cette formule se passe de longs commentaires. L'exemple quotidien y suffit. Si votre marchande de tabac est jolie femme, le nombre de ses admirateurs l'aura rendue aussi difficile que le serait une princesse du sang également belle. Et, finalement, les chances que vous avez de les séduire ne sont pas plus élevées pour l'une que pour l'autre. Or, il vaut mieux assurément se faire « *snober* » (comme on dit) par la princesse que par la marchande de tabac. Et, pour ce qui est de la réussite et de notre goût personnel, un sentiment traditionnel nous porte encore à préférer les femmes bien nées à celles qui ne le sont pas, sans être dupe au surplus de nos illusions ainsi que ce chapitre peut l'avoir démontré.

LE CHAPITRE

DES ÉTRANGÈRES

VIII

Le Chapitre des Étrangères

IL y a une tradition pour les étrangères qu'on rencontre à Paris, comme il y en a une pour les femmes du monde, pour toutes les femmes dont nous avons tenté dans cette chronique de montrer le visage actuel. Cette tradition est périmée comme celles que nous avons analysées jusqu'à ce point de notre voyage.

La guerre a changé le recrutement et l'aspect de ce qu'on appelle la société étrangère de Paris. Elle l'a réduite et renforcée tout à la fois —

réduite dans sa variété, renforcée dans sa puissance financière. Examinons dans quelle mesure.

Pour connaître à fond cette société errante et savoureuse qui nous apporte à Paris les habitudes des races septentrionales ou le reflet des terres lointaines, il faudrait avoir rempli le poste de secrétaire dans un grand hôtel parisien. Nous nous souvenons d'avoir rencontré à Londres, où il était attaché à un hôtel réputé, un de ces jeunes hommes, d'ailleurs bien élevé, fils d'un gros hôtelier de province. Il parlait couramment quatre langues : l'anglais, l'allemand, l'italien, le français et quelques mots de russe. Nous lui marquâmes notre étonnement de voir remplir par un Français une fonction qu'occupent généralement les Italiens, les Suisses ou les Allemands. Puis nous parlâmes plus longuement.

— Quel observatoire ! disions-nous, en désignant le petit bureau où il recevait les

nouveaux venus pour leur désigner une résidence.

— En effet. J'ai vu défiler ici ce qu'il y a de mieux en Angleterre et toutes les étrangères notoires : des comtesses allemandes, des princesses russes et de riches Américaines qui viennent se civiliser à Londres avant de partir pour la conquête de Rome et de Paris.

— Quel beau choix ! Vous ne devez pas vous ennuyer...

— Oh ! nous répondit-il alors (avec une grande correction et une nuance de candeur rose qu'il avait l'air d'avoir empruntées aux jeunes étudiants d'Oxford), nous sommes tenus à beaucoup de réserve. Il serait aussi imprudent d'avoir une complaisance pour une cliente que pour la sténographe du directeur.

— Vous redoutez les notes laissées pour compte.

— Non point... Cela, c'est l'enfance de l'art. Je dois savoir, monsieur, reconnaître

d'un coup d'œil si la cliente qui se présente à ce bureau est une aventurière ou une personne de bonne compagnie ; si le titre dont elle se pare est authentique ; si le *gentleman* qui l'accompagne est bien son mari... Tout cela est très facile : on l'apprend vite. Néanmoins, il importe de garder une distance : en acceptant d'être remarqué et choisi, je m'abaisserais à un rôle mercenaire qui n'est pas le mien... Ne croyez pas d'ailleurs, monsieur, aux succès fréquents des tziganes, des maîtres d'hôtels et des employés de wagons-lits. On cite dans l'histoire des capitales quelques violonistes qui ont enlevé des princesses ou des filles de chocolatiers, quelques maîtres d'hôtels qui ont trouvé des commandites par reconnaissance, et un petit nombre de contrôleurs qui ont su, certaines nuits, sur le Calais-Méditerranée, apaiser des énervements. Mais il n'y en a pas beaucoup d'exemples... Non, monsieur, les riches étrangères ont un goût de briller dans les capitales

où elles descendent, et ce qu'elles recherchent, avant l'agrément, ce sont les conquêtes qui flattent leur orgueil.

Ce jeune homme parlait bien et il avait de la vertu — à Londres. Nous devions le retrouver à Paris, dans un hôtel des Champs-Elysées (disparu aujourd'hui), et ses illusions étaient moins vives. Il les a tout à fait perdues depuis lors, en épousant une Américaine et en s'installant dans le Midi où il cultive des roses.

Nous le revîmes quelquefois aux Champs-Elysées, en cette période qui précéda la tragédie européenne et où la vie de Paris fut très brillante — on le juge bien à présent. L'hôtel où il « recevait » était un de ceux fréquentés par une clientèle cosmopolite très variée. Le thé et le dîner, les bals, permettaient d'y revoir ces étrangères sans lesquelles Paris aurait assurément moins d'éclat et moins de charme, sans lesquelles ces caravansérails

seraient comme des cages d'or vides de leurs beaux oiseaux polychromes. Que voyions-nous alors ? Sur quelles créatures s'exerçaient notre curiosité d'observateur et les indiscrétions de notre « témoin oculaire ». Reconstituons un peu ces espèces pour bien marquer, en fin de chapitre, leurs métamorphoses ou, même, leur disparition.

Il y avait là l'*Allemande*. Non point l'Allemande bourgeoise, de type pur, venue en droite ligne de Francfort ou de Berlin. L'Allemande qui voyageait était ou d'origine germano-américaine — un mélange — ou de bonne noblesse. Elle appartenait assez souvent à ce monde des petites cours, où des princesses sentimentales se laissaient séduire par le professeur de leurs filles quand elles ne trouvaient pas des charmes à leur dame de compagnie. Ces Allemandes voyageuses parlaient anglais ou s'efforçaient de s'exprimer en anglais (notre secrétaire de *palace* aimait à leur répondre tout

de suite dans leur langue — preuve qu'il avait l'œil et l'oreille exercés). Leur vie sentimentale à Paris était surveillée et réduite. Elles y accompagnaient leurs maris, banquiers solides ou nobles authentiques, et employaient leurs loisirs à visiter les magasins de la rue de la Paix, à y saisir notre élégance dont elles comprenaient et enviaient la suprématie. (Il faut noter en passant que si l'étrangère rend grâce à la perfection de l'élégance à Paris, il se mêle assez souvent à cette reconnaissance un peu de critique jalouse pour le caractère français...) L'Allemande s'est fort peu établie à Paris et son action y a été très mince. Nous en avons, certes, rencontré qui ressentaient une vive attraction pour les Français et la leur révélaient par des regards de feu et des attitudes romantiques. Mais ce n'était pas trop commun; l'Allemande avait, chez nous, une notable pudeur.

— Peu de scandales avec elles, nous affirmait notre témoin... En trois ans, une simple

histoire de bijoux volés par un séducteur, et les cris d'une jeune teinturière qu'une comtesse démonstrative avait serrée d'un peu trop près dans sa chambre. Il est vrai que la grosse comtesse avait des excuses : son mari, le comte, avait été l'intime d'Eulenbourg et la teinturière était ravissante...

L'Allemande, fût-elle indépendante et riche, ne prit guère racine à Paris et demeura d'une espèce exclusivement passante. Elle n'a pas formé une colonie. En quoi elle fit bien : il vaut mieux ne pas s'installer dans un pays qu'on doit quitter trop brusquement un jour.

☆ ☆ ☆

La *Russe* nous fut plus fidèle. Longtemps elle fut pour nous, avec l'Américaine, le type de l'étrangère classique et romanesque, l'héroïne de roman et d'aventures, la créature complexe dont les traits banalisés par l'anecdote correspondaient pourtant à une certaine vérité morale. Il faut avoir voyagé, passé des semaines

dans des hôtels méditerranéens et internationaux pour bien montrer ce qui se cachait derrière ce fameux « charme slave » et ces façons où s'entremêlaient de parfaits raffinements et une jolie sauvagerie. Nos mères, voyant une femme fumer dans un hall d'hôtel, en un temps où l'honnête femme se fût gardée d'approcher une cigarette de ses lèvres, affirmaient : « C'est une Russe! » Et un ton un peu effaré soulignait leur émoi. Nous avons vu mieux depuis. La Russe nous offrit à Paris toutes les ressources d'une âme multiple. Nous connûmes la révoltée selon la vieille formule, celle qui, en dépit de sa naissance et de ses intérêts, *flirtait* avec la révolution et fréquentait Kropotkine; la princesse qui montait à cheval, vous invitait à l'aller voir aux environs de Moscou (« — Vous trouverez la *Revue de Paris* dans votre chambre, et je vous soumettrai une correspondance inédite d'Henri Heine! »), buvait du thé toute la journée,

commandait du champagne à deux heures du matin et s'endormait à quatre; celle qui avait loué un atelier près du parc Monceau, faisait de la peinture avec Sargent, avait reçu Oscar Wilde glorieux et traitait lord Douglas d'hypocrite...

Tous ces types de Slaves étranges, d'un bel instinct et d'un tempérament vif, enrichirent la vie parisienne pendant des années et fournirent à la chronique et à l'aventure un aliment savoureux. Pour avoir été trop observée, trop décrite et peut-être trop acclimatée, la Russe perdit peu à peu de son attrait. Nous devînmes méfiants envers la charme slave pour salle à manger de palaces. Tout de même, il nous en reste d'aimables souvenirs : regards sombres, longues jambes, démarches lentes, exigences absurdes et une belle indifférence pour les nécessités de la vie.

☆ ☆ ☆

L'*Américaine,* elle aussi, a nourri notre

curiosité pendant des années et a fourni dans une proportion honorable des clientes aux palaces, des héroïnes aux romanciers, des épouses aux jeunes Français de vieille souche. Des épouses : des maîtresses aussi. On se sentirait des titres incomplets si l'on n'avait point eu dans sa carrière une maîtresse américaine. L'espèce en pouvait être différente, selon le hasard des conquêtes. La plus redoutable était celle de l'espèce intellectuelle, celle qui avait porté des fleurs sur la tombe de Keats à Rome, vous téléphonait un beau matin la *Sérénade Indienne* de Shelley :

Je m'éveille de penser à toi
Dans le premier doux sommeil de la nuit,

ou vous emmenait, d'un jour à l'autre, entendre *Parsifal* à Munich. Oh! combien plus douce l'Américaine, dont le père était *dans* les cotons, qui avait lu Longfellow, sans plus, était venue en Italie pour voir rapidement les

musées, en France pour traverser la Touraine et acheter des robes rue de la Paix! Exquise poupée qui descendait aux Champs-Elysées ou rue de Rivoli (comme dans un roman de M. Abel Hermant...) Celle-là s'exprimait en un langage sans citations, égayé d'anglicismes et de réflexions ingénues. Elle avait déjà divorcé. Elle continuait sa carrière de voyageuse en toute liberté, ne s'attachant que le temps d'un séjour, nous initiant à ses habitudes d'outre-mer et prolongeant ses étonnements feints devant les moyens de locomotion européens, l'exiguïté des salles de bains et la variété de nos procédés amoureux (toutes choses à quoi elle était très bien habituée). Si, jeune fille, l'Américaine avait une fortune considérable, si on avait annoncé son entrée dans le monde sur le *Herald*, si on la produisait à Paris, comme dans la Cinquième Avenue, on lui négociait bientôt un mariage reluisant et elle s'établissait chez nous dans une propriété an-

cestrale. Si, moins lancée, elle cherchait pourtant un mariage européen, quelques séjours prolongés dans les hôtels, sur les golfs et les tennis balnéaires, lui assuraient bientôt la conquête qu'elle avait souhaitée.

☆ ☆ ☆

Voilà le passé. Pour regarder le tableau contemporains des étrangères à Paris, abandonnons les Champs-Elysées et la rue de Rivoli pour la place Vendôme. A l'heure du thé, dans la galerie d'un hôtel fameux, ou le soir au dîner, quelles étrangères trouvons-nous mêlées à la société parisienne? L'Allemande et la Viennoise et la Russe ont disparu. L'Allemande reste chez elle, la Viennoise ruinée ne peut plus guère bouger de ses terres, et la Russe dépossédée a été jetée aux quatre coins du monde sans plus rien pour satisfaire ses goûts luxueux et disparates. Du moins on n'en voit plus autant promener leur étrange mélancolie, ou, si on les rencontre encore, ce

n'est plus dans les *palaces*. Ce qui a fait la ruine des unes a consolidé la richesse des autres. Sur les Bourses européennes, le dollar triomphe. De toutes ces espèces anciennes, l'Américaine a résisté à la tourmente et en est sortie plus solidement pourvue et sans gêne. C'est elle qui revient, au printemps, animer de ses petits cris d'oiseau la verrière de l'hôtel... Elle retrouve Paris avec joie et donne le vol aux désirs enfermés dans son cœur durant tout l'hiver new-yorkais. Elle demande, en un moment, tous les gâteaux, toutes les glaces, des adresses de bottiers, un titre de livre (qu'elle ne lira pas), le nom d'un jeune homme qui passe (qu'elle n'aimera jamais) et le prénom du portier. Elle se présente agitée et enfantine, danse tous les dimanches soirs à l'hôtel, dîne à neuf heures comme à New-York, boit des cocktails et s'amuse avec des fétiches.

Cette Américaine-là, qui veut participer

pleinement à notre vie (le change le lui permet), suit la Parisienne dans ses modes et ses habitudes extérieures. Elle hante les mêmes lieux, les mêmes *dancings*, s'habille rue de la Paix et n'apporte de son pays que ses malles, ses souliers de satin pointus et ses fourrures en peau de tigre. Mais elle ne se marie plus comme jadis sur la place de Paris. L'Américaine qui cherche un mari va se loger à Rome, dans un hôtel impérial et fait, aux heures tendres, la promenade du Pincio pour y dévisager les beaux Italiens et y choisir un blason. L'Américaine qui séjourne à Paris s'y comporte sous le rapport du sentiment comme la Parisienne (à moins que ce ne soit la Parisienne qui soit devenue très américaine) : amours rapides et instinctives... Elle n'est point seule étrangère, toutefois ; car si certaines espèces ont à peu près disparu d'autres sont apparues, venues des terres lointaines, des îles chaudes ou des pays d'Orient. L'Egyptienne, l'Hin-

doue et l'Australienne ont remplacé l'Anglaise traditionnelle (les *Dominions* se sont décidément affranchies). Quel *palace* pourrait prétendre à ce titre s'il n'abritait dans ses murs une *rahnee* authentique, une princesse égyptienne ou une Australienne mariée à quelque maharadjah? On peut se perdre un peu dans ces peaux bistres, parmi ces grands yeux bruns, ces jeunes poitrines, si l'on ne connaît pas bien son monde. Ces femmes sont-elles des vertus inattaquables ou accordent-elles à l'Européen un facile tribut? Quoi qu'il en soit, nous aimons trop les Indes, présentement, pour ne pas accueillir les princesses qu'elles nous envoient avec un enthousiasme qui comporte une totale indulgence. Ah! quelle tristesse si le thé du Ritz, les soupers de Deauville et les villas de Cannes devaient soudainement être abandonnés par ces héroïnes poétiques!

L'Amérique du Sud nous est aussi généreuse. L'Argentine, le Brésil et le Pérou ne

nous adressent point que des garçons d'une séduction très fraîche ; ils nous envoient de grandes dames dont les natures brunes et souples s'accommodent bien des mœurs et des modes modernes : couleurs vives, pierres multicolores, ou longs colliers de perles (dès onze heures du matin), robes audacieuses, chairs bistres...

Dans cette réunion des deux hémisphères passent encore — ah ! la mine précieuse qu'un hôtel de cette sorte ! — des Nordiques aux muscles souples, la Scandinave dont le mari fit fortune dans les frets, la Hollandaise endiamantée, la Caucasienne qui vendit ses pétroles à l'Angleterre... Les mondes neufs se sont enrichis des folies héroïques de la vieille Europe. Leur jeunesse accourt. Les terres les plus lointaines nous envoient leurs femmes-échantillons et remplacent la vieille série d'avant-guerre par de curieuses et tentantes nouveautés.

LES

BELLES JEUNES FILLES

IX

Les belles jeunes Filles

I, las des aventures trop prévues, abordées ou accueillies d'un cœur sans innocence, on cherche à rajeunir ses sentiments, à se donner l'ivresse des naïfs émois, on se penche vers les jeunes filles. On le fait en conscience, comme on trempe ses mains fiévreuses, au cours d'une promenade, dans l'eau jaillissante; on peut aussi être conduit vers elles, par l'instinct, car un homme ne se dévaste jamais tout entier. Au moment où il croit ses illusions perdues, il en retrouve de nouvelles

et se tourne vers les frais visages, quand la sagesse devrait l'en écarter... Pourtant que d'hommes entre trente et cinquante ans, répliquerez-vous, ont été aimés par des jeunes filles durant ces vingt dernières années! Aimés au théâtre — car le théâtre est toujours en retard sur la vie. Lorsqu'il n'emprunte pas ses thèmes aux sentiments éternels, c'est une projection lointaine et mièvre de l'actualité. Nous ne voudrions pas, une fois encore, détruire dans cette chronique de l'amour un préjugé qui peut paraître doux à beaucoup de nos contemporains, mais il faut pourtant nous y déterminer. La jeune fille qui aime un homme ayant « de l'expérience » n'est plus que l'exception. La jeune Parisienne aime, comme sa mère, le danseur de vingt ans. On pourrait retourner, sans invraisemblance, une pièce célèbre et transformer, pour la scène, l'amant qui se met à aimer la fille de sa maîtresse en une mère qui se prend à convoiter le *flirt* de sa fille. Si vous vous

efforcez de vous refaire un cœur auprès d'une enfant de vingt ans, ou de lui offrir ce que vous avez conservé en vous-même de fraîcheur et de jeunesse, si vous avez fort envie de goûter encore ce que Verlaine appelait délicieusement

La spontanéité craintive des caresses...

si vous vous tournez enfin vers les jeunes filles, prenez garde à ce qui demeure en vous d'illusion. Vous approchez du feu !

☆ ☆ ☆

Nous avons eu quelque scrupule à introduire les jeunes filles dans cette galerie, à les mêler à tout ce cortège de Parisiennes modernes pour lesquelles nous ne fûmes pas toujours tendre, et dont le contact, si discret qu'il soit, peut apparaître fâcheux à des âmes pures. Mais il nous est apparu que ce recensement ne serait pas complet si nous n'y comprenions les jeunes filles. Elles tiennent une place dans les cœurs parisiens; elles possèdent leur fief, et leurs

habitudes ont certainement un retentissement sur les mœurs. Ici, encore, il faut parler de celles qu'on voit : celles qu'on ignore sont sans doute les plus charmantes et les plus virginales. Nous approuverions le Parisien qui souhaiterait se marier en province avec une petite personne tranquille et modeste, n'ayant jamais fait craquer de ses pieds impatients le gravier de l'avenue du Bois ou le parquet du *Claridge* et qui, faute de la trouver à distance, la réclamerait par la voie des annonces avec une ingénuité très américaine. Il aurait ainsi plus de chance de découvrir l'oiseau rare que de le rencontrer dans les bals d'hiver, sur les *courts* de tennis ou dans les golfs suburbains... Mais c'est parmi celles qu'on eut le loisir de connaître et d'observer qu'il faut choisir ses modèles, sinon sa compagne.

☆ ☆ ☆

Vous avez vu un dimanche matin ou quelque jour de fête, sortir d'une église située avenue

Malakoff la troupe exquise des jeunes filles. Il y en a de tous les âges, de seize à vingt-huit ans, et de toutes les nuances. Cette église accueillante, comme un temple se doit de l'être, rassemble sous son toit une jeunesse turbulente, entrée là pour y demeurer un quart d'heure et connaître la joie d'en sortir sous les regards des petites amies et des jeunes gens. Il faut attendre les vacances pour retrouver une sensation égale, et, seule, l'église-casino de Deauville peut lutter en élégance et en cohue avec cette chapelle où, chaque dimanche, des jeunes filles vont se persuader qu'elles sont bien catholiques. Sitôt l'office achevé, elles se répandent avenue du Bois et retrouvent celles de leurs amies qui ne sont certainement pas catholiques, retrouvent aussi les jeunes gens dont elles font leur compagnie. Ah! troupe charmante, jolis visages encore frais et stylisés selon le goût contemporain, robes légères, blanches et mauves, où le couturier et la couturière du faubourg Saint-

Honoré maintinrent un air d'innocence et de suprême raffinement; tailles souples, pliées aux danses; jambes fines, nerveuses, que la jeunesse et l'espoir animent; bouches et lèvres neuves, auxquelles le rouge et le mensonge n'ont pas trop encore enlevé une printanière saveur! Il faudrait un cœur vraiment rassi pour résister à tant de séductions! Il semble bien que tous y cèdent plus ou moins et viennent rêver un long moment, à l'ombre de ces jeunesses fleuries.

Que trouvent-ils derrière cette enveloppe rose? Des âmes calculatrices, souvent, des esprits sans spontanéité, un cœur où le cynisme déjà s'est installé. Les temps, certes, ne sont pas cléments pour les jeunes filles. Les hommes se sont détruits, et chaque fois qu'il en tombait un loin d'elle, une jeune fille perdait un compagnon de sa vie. Quand ce jeu atroce fut terminé, les jeunes filles se lancèrent vers ceux que le hasard avait sauvegardés. Elles montrèrent

une vive ardeur à capturer ces hommes qui revenaient un peu étourdis du combat. Elles leur firent mille grâces. Mais elles étaient nombreuses à faire ces grâces : celles qui avaient compris la loi de la concurrence ajoutèrent à leurs charmes une folle hardiesse et de la singularité. Elles prirent souvent l'initiative. Elles dépassèrent cette mesure qu'il était peut-être utile qu'elles eussent et elles en vinrent rapidement à perdre ce qui était leur agrément réel, pour acquérir des séductions qui n'étaient pas encore de leur âge. Elles devinrent de petites femmes ; elles réagirent comme des femmes dans l'ordre sentimental et, tout naturellement, comme les femmes de leur temps.

— Elles ne m'amusent guère, nous assurait un de nos amis qui est très apprécié des jeunes filles et s'en amuse quoi qu'il dise, jusqu'au jour où l'une de ces chasseresses le prendra définitivement au lasso. Elles ne m'amusent guère parce que je retrouve en elles les quelques

femmes que j'ai pu avoir pour amantes. Il y a la petite intellectuelle qui, « à son jour », veut rassembler des vedettes dans son boudoir, n'admire que la peinture cubiste, des proses sévères et qui écrit des vers sur les champions de boxe. Elle s'étend comme un levrier parmi des coussins noirs, elle invite ses hôtes à s'asseoir autour d'elle et elle les interroge tour à tour d'un air assuré, tel que pourrait le prendre une Parisienne tenant un salon littéraire depuis vingt ans. Eh bien! cette créature avec ses poésies, ses tableaux modernes et ses prétentions, elle m'ennuie... Je suis tranquille d'ailleurs sur sa fin! Elle épousera un beau garçon avec lequel il ne sera plus question de littérature... Cette autre m'assure qu'elle veut « faire sa vie »; elle a résolu de n'épouser qu'un homme de son âge qui lui donnera ses plus belles années et l'initiera tout de suite à de parfaits bonheurs... Elle me fait sourire en vérité. Croit-elle que c'est en se mariant avec un danseur de

vingt-deux ans qu'elle connaîtra ces émois qu'une femme, même précoce, n'entrevoit généralement que vers la trentaine ?... Cette petite beauté mettra la main, en effet, sur un jeune *gigolo* qui ne sera pas mécontent de trouver une dot au moment de s'établir dans la vie. Puis, au bout de cinq ans de mariage, déjà un peu lasse, elle commencera de penser qu'elle a peut-être installé l'inexpérience dans sa couche et elle regardera parmi les camarades de son mari, ou les amants de ses amies, s'il n'en est pas un qui lui révélerait ce que son mari ne lui fit pas connaître... Il en est une d'un autre genre, qui ne vise qu'à son bon établissement dans la société. Elle a de l'argent, une famille enrichie qui l'a promenée sur les plages réputées, aux sports d'hiver, qui ne lui refuse pas un cheval pour le « Bois » et la laisse libre de fixer sa destinée. Elle voudrait réaliser une aventure éclatante qui fît pâlir de jalousie toutes ses camarades. Rien ne lui semble digne

d'elle tout d'abord : ni l'homme au cœur droit qui l'aimerait sincèrement, ni quelqu'un de son rang, promis à un bel avenir. Elle veut des propriétés, un titre, lire son nom dans le carnet mondain du *Figaro* et du *Herald*, voir sa photographie dans les magazines américains, chasser à courre en France et pêcher la truite en Ecosse. C'est beaucoup demander et cela ne se trouve pas tout de suite — ni même plus tard ! Elle hésite, repousse les uns, dédaigne les autres et finit par se contenter (comme les camarades) d'un petit ingénieur qui gagne quinze cents francs par mois. A moins qu'elle ne continue à vivre en « garçon », c'est-à-dire à vivre indépendante. Alors, pour bien montrer que son célibat n'est pas une faillite, mais tient à son dédain des hommes, elle affichera une singulière tendresse pour les femmes — ce qu'elle croira plus *élégant* qu'un mariage bourgeois... Non, certes, elles ne m'intéressent pas trop...

— Alors, pourquoi les voyez-vous?

— Il y a les compensations : les soirées dans les casinos, les *flirts* nocturnes sur les plages, les tête-à-tête, toute la gamme d'une perversité très douce.

— Si l'on préfère des réalités?

— On les prend...

Ce spécialiste en jeunes filles nous donnait, nous nous en souvenons, des détails qui ne nous surprenaient pas trop, des détails qui eussent ravi un libertin et navré un moraliste. Nous y trouvions de nouvelles garanties à nos observations. Et comme nous le mettions en garde, comme nous l'avertissions qu'il serait pris quelque jour, en dépit de sa clairvoyance il nous répliquait brusquement :

— Cette « tombeuse » je ne l'ai pas encore rencontrée... Pour l'heure, je résiste bien et ne me sens guère l'envie de choisir une femme parmi ces fausses ingénues. J'éprouve le sentiment qu'on doit avoir vis-à-vis de ces ser-

vantes qui ne savent rien faire et qui, sitôt dressées par vous, vont servir chez les autres... Je suis méfiant...

☆ ☆ ☆

Langage un peu brutal, justifié par trop d'exemples édifiants. Aujourd'hui, la jeune fille tient trop souvent le rôle moral (ou immoral) d'une maîtresse dans la vie d'un jeune homme. Leurs séductions sont du même ordre, leur application semble avoir le même but. Chaque jeune fille est entrée en concurrence directe, non seulement avec toutes les autres jeunes filles, mais encore avec la totalité des jeunes veuves, des divorcées, des femmes du monde qui cherchent un mari ou un amant (dans les mêmes eaux) et qu'elles détestent loyalement. Il est curieux d'examiner le choc entre une de ces femmes auxquelles la pratique de la vie, les années, les aventures ont donné une belle défense et ces demi-vierges impétueuses qui savent parfaitement jouer de leurs charmes

acidulés. L'homme jeune, à qui va le succès, hésite entre les agréments mûris d'une maîtresse de trente-cinq ans et ce fruit vert poussé avenue du Bois, ce fruit dont la peau se couvre déjà d'une poussière parisienne. Il va de l'une à l'autre. Près de l'une, il se sent très jeune, et près de l'autre, il se croit déjà vieux. Notons que la concurrence ne s'exerce point dans le sens de la tendresse, mais dans le sens de la perversité. Que devient dans tout cela l'admirable don de la jeunesse? On l'oublie. mais il rayonne quoiqu'on l'oublie. C'est elle qui triomphe en dernier ressort, mieux que toute la ruse moderne et les attraits frelatés.

Nous avons voulu revoir toutes ces tendres amazones qui ont pris possession du Bois et se sont installées là où jadis campaient les courtisanes.

Les voyez-vous passer les belles affranchies?...

demandait un poète de 1885. Aujourd'hui,

les affranchies sont de belles jeunes filles montant à cheval ou conduisant leur voiture ou marchant d'un pas aisé vers les tennis ou les polos. Parfois elles se sont couchées à cinq heures le matin, ayant mieux dansé et avec plus de résistance que leurs aînées. Elles se sont levées la bouche fraîche, les yeux purs, la main sur le sein qu'elles caressaient avant de s'endormir... Elles accourent au Bois. Nous les regardons, chaque printemps, quand l'acacia laisse tomber une endormante odeur de ses feuillages réguliers. Nous y étions en ce printemps où nous achevions ces notes et nous souhaitions les clore sur la vue de ces jeunesses nouvelles, lorsque notre ami, M. Servant-Delage parut. Il nous pria de s'asseoir auprès de lui et nous commençâmes à deviser.

MOTS DE LA FIN

X

Mots de la Fin

OUS voilà, nous dit notre vieil ami. Et cet ouvrage où je vous ai jeté ?

— Je le termine.

— Ici ?

— Ici.

— Le champ est aimable.

— Ou détestable, je viens de l'observer et, dans ma candeur, j'en suis assez ému. Depuis le soir où vous m'y décidiez, j'ai accompli de grands voyages. J'ai abordé chacun de ces îlots parisiens où l'amour paraissait habiter. J'ai débarqué sur des terres où, de longue date.

je n'avais pas mis les pieds, et j'y ai pris des notes dont la vérité m'a accablé. Je me suis demandé si mon analyse n'était point trop rigoureuse; j'ai eu honte de ma lucidité. « Eh quoi! pensai-je, je suis bien impitoyable pour mon temps ! » Puis j'ai réfléchi que les jeunes gens ont toujours espéré un destin merveilleux qu'ils n'ont pas vu venir, que toujours ils ont regardé comme un mirage, en la regrettant, l'époque qui les avait précédés. Je me suis répété la phrase d'Amaury dans *Volupté*, lorsqu'il songeait aux matins de l'Empire : « On dirait « que quelque terne brouillard a passé dans « le ciel comme sur les âmes... ; il y avait plus « de soleil alors qu'aujourd'hui... » Ah ! monsieur Servant-Delage, j'aurais bien voulu vivre quand vous aviez vingt-cinq ans !

— Vous avez tort, car vous en auriez soixante aujourd'hui,

— Oui, mais je n'aurais pas eu à m'appesantir sur ces tristesses. Je serais moins déçu. Il

faut que je vous l'avoue, mon vieil ami, je suis dépourvu de cynisme, je souffre de vivre durant des années si froides et si incrédules... Ecoutez : ce matin, en regardant quelques-unes de ces jeunesses, je sentais de nouveau mon Wertherisme m'inonder le cœur. Ne souriez pas si je n'aime point à m'accorder au ton de mes camarades... Oui, parfois encore je rêve à une belle jeune fille très ingénue, qui me serrerait un peu plus fort la main après trois ou quatre rencontres, qui se promènerait avec moi aux champs, les jours de printemps, avec laquelle j'aurais de très longues et de très chastes amours et que j'épouserais finalement, sans avoir rien altéré de son innocence et de son enthousiasme ! Je vous confie cela, à vous, parce que vous êtes capable de me comprendre : vous plongez dans un passé plus sensible et plus doux.

Une jeune fille passait. Elle était ravissante. On eût dit la volupté qui s'ignore ; elle avançait sans souci, une buée d'air bleu autour de

son petit corps, son pied souple faisant chanter le gravier. Devant cette innocence nous aurions souhaité oublier tout ce que nous avions vu, tout ce que nous avions appris. M. Servant-Delage la regardait, cette nymphe, ainsi que nous-même, mais point du même œil que nous.

— Vous êtes romantique, jeune homme... dit-il enfin, le regard toujours occupé. Et vous vous confiez à moi parce que vous me croyez bien capable de vous comprendre. Or, je suis cynique... Tout ce que vous avez constaté ne me surprend ni ne me déçoit... Si j'étais encore tendre en cette époque, quelle piteuse vieillesse! Ce ridicule, grâce au ciel, m'est épargné. Vous changerez aussi et vous cesserez de vous émouvoir. Il faut être philosophe, croyez-moi, et prendre les femmes comme elles passent, car le principal, fussent-elles amoureuses ou sans ardeur, tendres ou libertines, le principal : c'est de les prendre.

Sans doute nous écouterons un jour ces excitations, lorsque nous serons vieilli, comme notre ami, et que nous redouterons la tendresse ainsi qu'un ridicule. Alors, un jeune écrivain paraîtra, auquel nous donnerons, à notre tour, des directives et qui décidera de mesurer la tension sentimentale de son époque. S'il est délicat, il la trouvera plus basse encore que la nôtre, tant il est vrai que les âmes susceptibles se découvriront toujours dépaysées.

(Les observations de cet essai portent sur la période qui s'est écoulée de 1910 à 1922. La rédaction est de 1922.)

TABLE DES MATIÈRES

A Paul Bourget 5

I. Rencontre qui décida de cet ouvrage . . 13

II. Rive gauche, terre des débuts 31

III. La rue de la Paix 51

IV. Janine ou l'ascension vers le XVIe 71

V. Les Marsiennes 91

VI. Le Monde « Rive droite ». 111

VII. Le grand Monde 131

VIII. Le chapitre des Étrangères 151

IX. Les belles jeunes Filles 171

X. Mots de la fin. 187

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR
LES PRESSES DE FRAZIER-
SOYE, 168, BOULEVARD DU
MONTPARNASSE A PARIS
LE 26 DÉCEMBRE 1922
POUR LA SOCIÉTÉ D'ÉDITION
" *LE LIVRE* "

SOCIÉTÉ D'ÉDITION " *LE LIVRE* "
9, rue Coëtlogon. — Paris (VIe)

" *LE LIVRE DE BIBLIOTHÈQUE* "
sous la direction d'ABEL HERMANT

Déjà paru dans cette collection :

Pierre MILLE
MONSIEUR BARBE-BLEUE...
ET MADAME

A paraître :

Abel HERMANT
LE DISCIPLE AIMÉ

KARAGUEUZ EFFENDI
LE CHAH DU MAHBOULISTAN
HISTOIRE ORIENTALE

FRANC-NOHAIN
LE JARDIN DES BÊTES
ET DES PLANTES

René BOYLESVE, *de l'Académie Française*
QUELQUES AUTRES
LEÇONS D'AMOUR DANS UN PARC

Ainsi que d'autres œuvres inédites de GÉRARD D'HOUVILLE, HENRI de REGNIER, de l'Académie Française, JULIEN BENDA, MARCEL BOULENGER, HENRI DUVERNOIS, EMILE HENRIOT, JACQUES de LACRETELLE, PIERRE MAC ORLAN, ANDRE MAUROIS, JEAN-LOUIS VAUDOYER, etc.

Chaque ouvrage de cette Collection formant un volume in-16 jésus, impression d'art sur papier d'alfa, couverture et lettrines gravées sur bois par ALFRED LATOUR.
Prix : 10 francs.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

a39003 002983731b

CE DC 0715
.B38R 1922
COO BAUER, GERAR RECENSEMENT
ACC# 1071827

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 01 07 10 11 6